Là où tombent les anges

Maurice G. Dantec

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Il est certain que cela va devenir un "collector", pensez-donc une nouvelle de SF dans l'emballage de la "Série noire". L'intrusion de la SF dans la SN n'est pas nouvelle mais avec Maurice Dantec, c'est la première fois qu'elle prend autant d'importance.

Dans cette nouvelle “édifiante”, Dantec s'autoparodie et parodie les genres SF et policier. Nous sommes en 2045. Un spécialiste en informatique qui s'est baladé sur le Net, a fait de la prison et travaille comme détective privé pour une boite privée est chargé par un vieil ami de faire une fausse carte d'identité pour une jeune femme née dans l'espace et nantie de pouvoir spéciaux. La jeune femme poursuivie sème la panique dans un quartier de Paris et notre héros se fait arrêter.

Rien de bien nouveau sous le soleil, mais le texte pourrait être intéressant s'il était traité de manière fine. Hélas notre écrivain qui dispose d'une culture d'apparence phénoménale en profite pour nous livrer tous les clichés, tous les poncifs, tous les trucs éculés qui firent les beaux jours de la Série Noire… sans la moindre touche d'humour et avec des leçons de philo, de morale, de politique qui, incorporées aux situations vécues par le héros, sont d'un ridicule fini… On a le sentiment de lire les dialogues du doublage d'un western années 50 où il fallait faire avec un accent ou des expressions stéréotypées.

Pourquoi avoir laissé passer un tel texte qui, sans vraie analyse, présente une société dont on ne voit que les flics, les truands et quelques marginaux style années 70, société apocalyptique sans raison; un texte qui semble avoir été écrit pour rendre hommage à la Série Noire, à la SF, et parler de l'ex-Yougoslavie (par ordre d'apparition)? Il reste à à espérer que l'auteur se soit fait plaisir… et que les lecteurs n'aient pas pris pour argent comptant cette piteuse imitation de William Gibson.

- Maurice G. Dantec
  - ○
  - ○
  - ○ 1 Conversation avec un clown signé John Wayne Gacy
  - ○ 2 Bibliothèque de survie
  - ○ 3 L’ange de Lunokhod Junction
  - ○ 4 Travailleur clandestin en situation irrégulière
  - ○ 5 Nuit noire sur la conurb
  - ○ 6 Sub-Commandante Zero
  - ○ 7 “ TechnoPol Zombies ”
- notes

DOOM

Maurice G. Dantec

Là où tombent les anges

50 Ans De Serie Noire
Nouvelle Inedite
Le Monde / Gallimard

A mon père, Gilbert Souchal,
résistant et homme libre,
Aux Bosniaques,
pour les mêmes raisons,
A Sylvie,
et à notre fille,
encore à venir…

“ C’est la grande déglingue
La décadence totale
La décade d’anges en descente d’acide
Le skylab en chute libre
C’est le crash
Vas-y bébé cloue-moi,
Screw-moi, shoote-moi, kamikaze-moi
J’suis le point d’impact
Et j’crois bien
Qu’ils vont balancer les gaz
J’suis plus rien, mais j’suis tout
Pas grand-chose mais j’m’en fous
J’suis le kid d’Hiroshima
J’suis le fils de Nagasaki
J’suis le zéro, baby,
le zéro et l’infini… ”
(Pat Panik amp; MC Lunar,
Le Zéro et l’Infini)

1 Conversation avec un clown signé John Wayne Gacy

Il faisait une putain de chaleur et j'étais en train de me dire que je haïssais le mois de juin et les baies vitrées.

C'était pas vraiment à cause de la clim en rideau depuis des jours, ni même à cause des loyers en retard qui s'accumulaient, par simple je-m'en-foutisme, ni du courrier assez sec du proprio que j'avais trouvé dans la messagerie, en allumant la console d'un coup de zappeur.

Non, j'avais simplement vue plongeante sur le carrefour, derrière lequel se dressaient les bâtiments de la nouvelle université. Les baies vitrées n'étaient pas programmables dans l'arcologie Youri Gagarine à l'époque, et la disposition de mon bureau ne m'en faisait pas rater une miette.

Les filles rayonnantes de beauté et de sensualité, les formes en éveil, la peau dorée par la lumière du soleil, les mouvements ondulants des croupes, la danse jumelle des poitrines qui oscillaient en rythme sous les tissus insolents de légèreté, les jambes découvertes jusqu'à l'extrême limite, tout cela s'animait sur l'écran de plexi, avec l'absence de pitié coutumière de la vie en plein apogée.

Je pianotais sans conviction sur le clavier, manipulais vaguement quelques objets virtuels avec le glove, naviguant dans le Net à la recherche d'informations pour les deux-trois affaires en cours. Je râlais contre la clim, qui ne fonctionnait que par intermittence, alors qu'un dépanneur s'était déplacé déjà deux fois en dix jours, je m'attendais à ce que le système de filtrage antibactérien tombe en rade à son tour, ou les alertes antiradiations, ou une autre catastrophe dans ce goût là. Je pestais contre tout en général, et contre la chaleur, l'été, et la sexualité en particulier. Il m'arrivait franchement d'avoir des départs de trique soudains, lors de ces après-midi moites, longs comme des tunnels d'autoroute. Le plus difficile, dans ces cas là, c'est de revenir à la position initiale sans s'être obligatoirement tapé tout le parcours fléché, jusqu'à l'inévitable papier Kleenex. D'un geste, j'aurais pu me brancher sur une des chaînes pornos du réseau, télécharger quelques logiciels bien vicelards et passer commande d'une combi cybersex à une boîte de location spécialisée de Grand Tunnnel, près des quais. Evidemment, j'aurais surtout pu faire valser le neurocasque, les gloves et le clavier, et sortir dans la rue, deux étages plus bas, me frotter à toute cette vie qui se déchaînait dans la baie vitrée, comme un aquarium insupportable de féminité. Dans les deux cas, l'intelligence artificielle de la Compagnie aurait pas apprécié.

J'ai pas encore eu le temps de vous parler du boulot que je faisais

à l'époque, mais, comme la plupart des heureux élus qui pouvaient se vanter d'avoir un job, mes heures de télétravail étaient étroitement surveillées par la " neuromatrice ", qui, il faut le reconnaître, se tapait le plus gros du taf. Les neuromatrices sont l'aboutissement de toutes les recherches menées depuis la fin du XXe siècle sur les " agents intelligents ", ces logiciels qui permirent peu à peu à l'humanité de naviguer dans des masses sans cesse croissantes d'informations.

Les intelligences artificielles sont des êtres " proto-conscients ", selon la terminologie scientifique en vigueur, au quotidien, ça veut dire qu'elles sont encore assez loin de l'humanité. Elles sont généralement loyales, et réfractaires aux tentations sur lesquelles nous avons bâti notre histoire. L'argent les laisse indifférentes, le pouvoir ne les intéresse pas, et leur sexualité reste une vague hypothèse, dans un avenir très incertain. Tenter de corrompre une intelligence artificielle revient à discuter mathématiques fractales avec un poirier, ou un présentateur de télé.

Mon travail pouvait s'apparenter à celui des privés, les mythiques détectives du siècle précédent. Moi, aussi, j'étais payé pour collecter des informations. Il m'arrivait parfois de me comparer à un Marlowe ou un Sam Spade de l'âge " neurocyber ", surtout lorsqu'il s'agissait de frimer une gonzesse au Machine Head, ou chez MC Random, les bars de Grand Tunnel où je flinguais mes nuits à coups de molécules diverses et de bières de contrebande indochinoises. Evidemment, je passais sous silence la réalité moins tapageuse dont était composé notre quotidien à la Compagnie.

La Compagnie. C'est comme ça qu'on appelait notre employeur, entre nous, à l'Agence Oshiro de PariSud. Une sorte de coutume qui s'était repassée de génération en génération depuis la création de l'entreprise Oshiro Security and Technology, au début du siècle, par un ancien agent nippo-américain de la NSA.

Comme tous les autres, j'étais autonome, avec un contrat qui me liait à la boîte, et une obligation de résultat. J'avais été engagé par Oshiro l'été précédent, et au bout d'un an je m'en sortais tout juste. C'est à peine si les deux coups brillants menés d'entrée de jeu, dès mon embauche, me faisait espérer un poil de sollicitude de la part des patrons de l'agence locale, les frères Kemal, des Turcs à qui on la faisait pas.

Comme tous les autres, mon boulot consistait à surveiller les systèmes d'information de personnes privées ou d'entreprises sensibles. Des compagnies high-tech, ou des financiers internationaux, qui devaient se protéger du féroce appétit des pirates technos. On surveillait les communications internes et externes de l'entreprise, ou du raider. On pistait les traces de virus éventuels, on traquait les systèmes d'espionnage ennemis et on naviguait sur le Net à la

recherche de renseignements sur les compagnies ou investisseurs rivaux.

Entre autres, on devait s'assurer en permanence du bon fonctionnement des systèmes de sécurité, et on était habilités à mener de fausses opérations d'intrusion, pour les tester.

Sûr que ça on savait faire.

C'était notre truc, c'est pour ça qu'on avait été engagés.

Comme tous les autres ou presque, j'avais commencé ma carrière de l'autre côté de la barrière.

Pendant cinq ans, avec Zlatko et Djamel, on a parcouru le réseau, sous des identités changeantes. On opérait en groupe, en partageant les risques, nos trucs, nos logiciels et en élaborant une stratégie commune, qui visait généralement à attaquer la cible de trois côtés à la fois, avec une opération de diversion, camouflant un deuxième leurre, masquant la vraie manoeuvre. Ou alors des " intrusions croisées ", qui faisaient perdre la boule aux logiciels antivirus et aux agents de sécurité des grandes compagnies, nos cibles de prédilection. On vidait des comptes, on *craquait* des cartes de crédit, et on piratait des secrets industriels qu'on revendait ensuite à prix d'or à des Triades asiatiques, installées au sud de la Cité-Musée de Paris-Ville-Lumière. L'ancienne capitale était devenue un parc touristique géant d'Eurodisney Unlimited, alors que j'étais encore tout môme, lorsque le pays, ruiné par deux décennies de déclin et de guerres civiles, avait été mis aux enchères par la communauté internationale. Au sud du treizième arrondissement, autour du vieux complexe Chinagora, les mafias asiatiques avaient édifié un véritable Las Vegas, la face nocturne de Paris-Ville-Lumière. Les cars de touristes japonais, chinois, arabes ou russes qui se déversaient le jour dans les différents quartiers reconstitués (le Montparnasse des années vingt, le Palais-Royal de l'époque de Molière, le Montmartre des symbolistes, le Saint-Germain existentialiste de l'après-deuxième guerre mondiale), tous ces autobus électriques aux couleurs criardes franchissaient la frontière de l'ancien périphérique dès que la nuit tombait, pour approvisionner les caisses des Triades, après avoir rempli celles du ministère du patrimoine culturel et d'Eurodisney.

Tout ça pour dire que les Triades payaient rudement bien, elles auraient pu racheter la Compagnie de Mickey Mouse et la ville de Paris, cash, si elles n'avaient pas intelligemment préféré les racketter.

Pour nous, ça a bien marché pendant cinq ans. On se faisait du pognon, on commençait à fréquenter les célébrités du " sub-monde ", on vivait comme des rock-stars, harcelés de groupies en chaleur, qu'on retrouvait jusque dans nos plumards, après une nuit passée à se faire vider dans un HyperDôme quelconque, par d'autres créatures au sexe indéterminé. Ce fut la grande époque des premiers hallucinogènes à

dimension neurofractale, les premières neuronexions avec des cerveaux artificiels, les expériences “ cyberdéliques ”, où plusieurs esprits humains se partageaient les ressources d’une intelligence artificielle, tout ça on se le prit de plein fouet, en pleine ascension. On parlait de rupture épistémologigue majeure, des sociologues, des éco-ethnologues proclamèrent la venue d’un nouvel âge. Nous, on se tapait des gonzesses, on se neurobranchait sur des univers virtuels qu’on créait à plusieurs, ou en solitaire, on avalait toutes les molécules disponibles d’un bout à l’autre de la planète, et on vidait des comptes pour alimenter la machine.

Ça pouvait pas durer éternellement, c’est sûr.

*

Le premier à s’être fait serrer, c’est Djamel. Au printemps 2032, les flics de la Ceinture l’ont chopé pour une obscure histoire de sexe et de drogue illicite avec une mineure, et lors d’une perquise ils sont tombés sur ses disques “ secrets ”, bourrés de neurovirus dernière génération, des trucs qu’il achetait régulièrement à une Triade d’Ivry. C’est passé au ras de nos fesses, à Zlatko et à moi. On s’est évanouis dans la nature, chacun de son côté, en se demandant si Djamel respecterait notre code d’honneur, celui de ne trahir en aucun cas ses associés, et de porter le chapeau, seul, en cas de problème. Zlatko s’est cassé pour le Brésil, où je crois qu’il est encore, moi j’ai commis l’erreur de rester dans le coin, en Europe, pas trop loin.

Je suis allé en Tchécoslovaquie, sous une fausse identité, puis en Hongrie, sous une autre. Je suis resté deux ans à Budapest, avec une émigrée néo-zélandaise. Quand elle m’a plaqué pour un “ type qui essayait vraiment de faire quelque chose de sa vie ”, un jeune peintre américain qui faisait beaucoup d’efforts pour ressembler à Warhol, j’ai zoné en Allemagne, vidant ce qui me restait de pognon, et un beau matin je me suis retrouvé dans une bagnole qui partait pour Paris, avec un Danois et deux Allemandes de Berlin. J’y grillais ma dernière identité factice, ainsi que plusieurs millions de neurones, dans une dérive qui dura près d’une semaine. Une semaine de dinguerie pure, faite de sexe dans toutes les positions et tous les endroits possibles, de jour, de nuit, à l’arrêt, en roulant, le tout avec un stock de drogues neurofractales illicites que j’avais déniché dans un cyberbazar à moitié clando, près de l’ancien Mur.

En arrivant, il me restait de quoi survivre un mois ou deux dans un hôtel de seconde zone. J’ai même pas pensé qu’un autre choix était

possible.

Trois mois plus tard, j'avais déjà détourné un bon paquet de comptes bancaires, en me servant d'un Personal neuroComputer dernier cri, dopé par une volumineuse panoplie de logiciels interdits, une association avec Youri Krevtchenko, le seul vrai pote que j'ai jamais eu dans la conurb sud, à part Zlatko et Djamel.

Les choses étaient déjà en train de changer à l'époque.

L'armée américaine avait, paraît-il, doté ses intelligences artificielles de neurotoxines mortelles, pour tout visiteur intempestif à l'intérieur de ses bases de données stratégiques. Le sujet était en discussion dans plusieurs Forums de l'ONU à l'époque, mais un agent des services secrets américains, qui désirait garder son incognito, avait fait savoir surle Net que *" peu importe la décision que prendra l'ONU en la matière, nous savons fabriquer ces programmes, nous possédons la technologie nécessaire, cela veut dire qu'ils pouront être réactivés à tout moment, et dans le plus grand secret bien entendu "*.

Ça avait le mérite d'être clair.

Et ça provoqua la mort de Dixon Orbit, un de mes potes du " sub-monde ", un type d'Autobahn-City, dans la Ruhr. Il commit l'erreur de s'attaquer à une entreprise qui servait de couverture à la CIA, ou un de ses dérivés, on ne sut jamais vraiment. Lorsqu'il ressortit de l'univers neurovirtuel, qu'il retira son casque-interface et décida de se taper une virée dans un bar, pour boire une bière, se lever une pute et fêter ça dignement toute la nuit, il était juste en descente de neurofractales, un état normal pour tout pirate techno, à la longue.

Il s'est allongé sur le lit, s'est endormi et ne s'est jamais réveillé.

On l'a retrouvé dix jours plus tard. C'était l'été. Un été, hyper-chaud, un des premiers grands étés tropicaux, en Europe. Le voisin qui avait un double des clés et qui a pénétré dans l'appartement pensait avoir affaire à une simple panne de courant, et à des steaks de cloneviande qui auraient pourri dans le bac d'un congélo.

Les toubibs conclurent à une rupture d'anévrisme, tout en indiquant la présence de protéines bizarres et des traces résiduelles de drogues qui pourraient les expliquer.

En un an, une dizaine de cas analogues se produisirent, rien que dans mon secteur, la conurb Parisud.

Pour Kader " Speed17 ", de Créteil, la chose se passa ainsi: un jour il se brancha sur un univers virtuel de sa confection, à l'intérieur, de son propre neuromonde. ll le fit sans savoir que, lors de sa dernière neuronexion avec l'extérieur, les flics de la TechnoPol y avait infiltré un virus militaire très puissant. Son IA personnelle lui paraissait toujours dévouée, mais n'était plus qu'un clone qui travaillait pour l'ennemi, une brigade spécialisée de la Ceinture Sud. En trois mois, la neuromatrice enregistra assez de délits pour que les flics l'envoient au

frais une bonne dizaine d'années. ll y est mort au bout de cinq, lors de l'épidémie de méningite mutante.

Pour moi, ce fut encore différent.

Un soir, après m'être gentiment branché sur un SexNet japonais, j'avais dérivé dans quelques banques d'informations sévèrement protégées, en compagnie d'une jeune Chinoise à qui je faisais mon numéro alors qu'elle était physiquement à douze mille kilomètres de là. La fille proposa de me " neurocharger " un nouvel hallucinogène fractal que les étudiants de l'université de Shanghaï fabriquaient sous le manteau. J'ai accepté.

Ce soir-là, la nuit était belle, je m'en souviens clairement. La fille de Shanghaï m'a vampé, on a fait l'amour via le réseau, en état " neurotronique ", comme d'autres millions d'êtres humains, puis je me suis couché, sombrant dans le sommeil alors que le soleil se levait.

J'ai fait un drôle de rêve cette " nuit "-là. Je me suis retrouvé avec la Chinoise dans une cabine spatiale, où on a testé chaque cloison, chaque recoin, un Kama-Sutra complet en gravité zéro. Ça me sembla durer des heures à chaque fois, et entre chaque coup on discutait, en état d'apesanteur. Je savais pas ce que je lui racontais au rêve de Chinoise, mais j'arrêtais pas, et je sais pas combien de temps ça a duré. Un matin je me suis réveillé, avec une solide gueule de bois, et l'impression très nette de la non-gravité dans toute ma charpente, je me suis dit que les biochimistes de l'université de Shanghaï étaient de sacrés petits rigolos. J'étais en train de me diriger vers la salle de bains d'un pas hésitant, quand mon IA personnelle m'a prévenu qu'un code de perquisition judiciaire venait de lui arriver, et qu'une dizaine de flics sortaient à l'instant de l'ascenseur. Moins de trente secondes plus tard, un type de cent kilos me lisait mes droits assis sur mon dos, en me passant sans ménagement une paire de menottes magnétiques à radioémission. Ma tête était coincée de telle manière que je pouvais voir les restes de la porte encore fumants, là où les microbilles d'exogène avaient fait exploser les gonds.

Les flics m'ont fait écouter les enregistrements de ma voix, balançant Djamel, Zlatko, moi-même et deux ou trois intermédiaires avec lesquels on traitait habituellement. Avec les détails précis, les noms de code, les filières, les techniques et les neurogiciels utilisés. Tout.

La " Chinoise " était un de leurs programmes dernier cri et l'hallucinogène de l'université de Shanghaï cachait un des plus puissants inhibiteurs de volonté à leur disposition. Un logiciel neuroviral à retardement, post-stimulation onirique. Mes systèmes de contre-mesures n'y avaient vu que du feu.

A part le fait qu'ils pouvaient à tout moment faire courir la rumeur, preuves à l'appui, que j'étais une balance, ils m'ont dit qu'ils

avaient de quoi me faire plonger pour plusieurs décennies, mais que, si je faisais ce qu'on me disait, je me taperais juste quelques années de taule, après quoi on saurait utiliser mes talents. A mon procès, je me suis rendu compte qu'un certain nombre de délits commis avaient été passés sous silence. J'ai pris huit ans, quand même, dont trois avec sursis, puisque c'était ma première condamnation.

J'ai fait deux ans et des bananes à la toute nouvelle Centrale de Viroflay. Un enfer high-tech de béton et d'alliages composites, filmé en continu par la micro-caméra de surveillance qu'on vous implantait sur le nerf optique, afin de suivre vos faits et gestes en vision subjective, nuit et jour. Les matons faisaient des paris divers et variés, sur la taille, la vitesse, l'endurance, en observant les branlettes. On disait à l'époque que des prototypes de puces pouvant enregistrer les rêves étaient à l'étude chez les fabricants de processeurs. Dans la prison, le bruit courait que la Centrale de Viroflay s'en doterait dès qu'ils seraient lancés sur le marcbé, pour en équiper les boîtes crâniennes des résidents.

J'ai eu droit à une remise de peine, mais les flics m'attendaient à la sortie, comme prévu. Fallait maintenant que je respecte l'autre terme du contrat. Ils m'ont d'abord fourgué un paquet de fausses identités, un neurocomputer de pointe, puis collé aux baskets de plusieurs représentants de la nouvelle génération des techno-pirates, et je dois dire que j'en ai fait tomber quelques-uns. Ça ne m'a valu que les félicitations sardoniques de l'officier qui dirigeait la brigade. Après, j'ai été intégré à une branche de la TechnoPol appelée " Cellule Cyclope ", un service spécialisé dans les coups foireux, comme les écoutes clandestines de certains membres de l'Euroklatura. J'ai rapidement compris que les flics voulaient me mouiller à fond, direct dans le paquet de merde, afin que je ne sois jamais tenté de faire machine arrière. Que ce soit vis-à-vis de mes anciens potes, ou du pouvoir légal, quelques informations savamment distillées feraient de moi un pestiféré à la seconde où elles seraient connues. Ce n'était même pas subtil. C'était juste efficace comme la machoire d'un compresseur de voitures.

Dans ce service étaient regroupés tous les types qu'on pouvait envoyer au casse-pipe, ou qu'on voulait éprouver, les râleurs, les marginaux, les grillés du cervelet, les peigne-culs indécrottables du précédent régime, des mecs comme moi, la crème. Y'avait même pas de hiérarchie dans la cellule, à part le sous-officier qui nous dirigeait de loin, personne voulait être le fusible d'un truc pareil.

D'après ce que je sais, cette cellule oeuvrait dans la plus totale illégalité: elle n'était connue que du patron de la TechnoPol et de grosses huiles des services de renseignements de la Présidence-Direction-Générale du pays. Elle changeait tout le temps de nom et de

personnel. Personne n'y restait plus de deux ans. Je n'ai pas échappé à la règle.

Les flics m'ont relâché au bout de cinq années bien remplies, avec un petit mois de salaire d'avance et une lettre de recommandation pour une boîte de sécurité informatique dirigée par deux anciens flics à la retraite. J'ai passé un an et demi à l'Agence Janacek amp; Silveri, puis, sur un coup de tête, après une engueulade succédant à un refus d'augmentation, je me suis barré chez le concurrent le plus direct.

Un an à peine avait passé et j'étais déjà en train de me demander où j'allais atterrir quand l'été serait fini.

Comme je vous le disais il faisait chaud, j'avais la tête ailleurs, et la queue en pleine inspiration.

C'est à ce moment-là que Youri a appelé.

*

Il avait choisi un de ses clones spéciaux pour communiquer, un joker à tête de clown, inspiré des dessins d'un tueur en série de l'Indiana, au siècle dernier, une image qui signifiait d'emblée qu'il y avait des emmerdes à l'horizon.

Youri, je l'ai toujours considéré comme l'un des nôtres, même s'il n'a jamais piqué un kopeck à qui que ce soit.

Youri était plus vieux que moi, il allait gentiment sur ses soixante, même s'il en faisait presque dix de moins. Il avait quitté la Russie vers l'âge de dix ans, à la fin des années 90, avec ses parents, pour s'installer en France. Plus tard, il était devenu un des plus jeunes profs de l'université de Grenoble, mais on lui avait retiré sa chaire de physique nucléaire parce qu'il n'était pas français, avant qu'on lui interdise purement et simplement d'enseigner. C'était pendant les années noires du pays, alors que j'étais qu'un gosse qui apprenait à marcher, puis à manipuler des consoles neurovidéo indonésiennes de contrebande, de vagues souvenirs pas très marrants, mais vite effacés pour moi. Mais pas pour Youri. Il a dû se démerder avec des petits boulots et des postes de maître-auxiliaire bouche-trou dans des écoles privées, tout juste tolérés. Comme il me disait, sa seule chance à l'époque, c'était d'être russe, avec des yeux bleus et des cheveux blonds. Ses potes blacks ou d'origine beur se retrouvèrent éboueurs, ou en centre de rééducation. Puis quand la dictature nationale-populaire est tombée, ruinée par le désastre économique, et que c'est une administration de l'ONU qui a pris en charge les destinées du pays, ce fut à peine mieux, un simple poste d'assistant dans une fac

privée de seconde catégorie. Et, dorénavant, il était trop vieux pour rejoindre le nouveau ministère de l'éducation et de la recherche mis en place par l'Eurocorporation et la Présidence-Direction-Générale. Alors il survivait en donnant des cours privés, en publiant des articles dans une poignée de revues et en aidant des mecs comme moi, uniquement parce qu'on s'était connu à la fac, lors de mon passage-éclair pas loin de vingt ans auparavant.

Youri était un as des computers, ce qui lui avait valu quelques grosses embrouilles durant l'époque de la Fronde nationale, quand le régime avait essayé d'interdire les paraboles, les modems et les premiers neuro-ordinateurs, avec leur cortège de drogues fractales. Il avait finalement rejoint un groupe de dissidents qui publiait des samizdats sur le Net, puis un des tout premiers réseaux de résistance ayant conduit des opérations de sabotage électronique contre les institutions du régime " social-national ". De cette époque, il avait gardé un talent certain pour la confection de logiciels de communication très élaborés, et d'une sécurité à toute épreuve. Son message était contenu dans un programme de type ADN, hyper-compact, et qui se recombinait dans le cerveau de la neuromatrice contactée, comme une de ses propres émanations.

Le joker à tête de clown signé John Wayne Gacy s'est animé dans l'écran de la console. Il a grimacé un sourire et la voix de Youri s'est élevée, déformée par un filtre nasillard.

– Salut… Dis-moi, tu croules sous le boulot, là?

– Non, que j'ai fait, je peux dial (sur le mode compact, branché archéo-techno, comme Youri).

– T'es sur quoi en ce moment? (je reconnais la manière habituelle de Youri de ne jamais attaquer d'entrée de jeu).

– Pas grand-chose, la routine.

– Y'a pas de routine dans ton boulot, me fais pas marcher.

– J't'assure, Youri… la surveillance du Fonds McKenzie, le siège de la Eastern Kodak-Fuji à Budapest, l'ordinaire.

– Vous êtes pas sur le truc de l'aéroport?

– Le truc de l'aéroport? j'ai répondu doucement, de la manière la plus détachée possible. Ça faisait trois-quatre jours que les patrons nous avaient câblé un message clair, net et concis. Les agences privées de la Ceinture Sud étaient mises à contribution pour pister, collecter et trier toutes les informations possibles et imaginables sur l'affaire de l'aéroport. Une semaine auparavant le corps mutilé d'une jeune adolescente de quatorze ans, disparue depuis un bon mois, avait été retrouvé sur les pistes désaffectées de l'ancien aérodrome d'Orly-Sud.

L'opération devait être menée avec un code de confidentialité maximum, stipulait fermement le message. Fermez vos gueules, en clair.

– Ouais, le truc de l'aéroport, alors, vous êtes dessus, y parait? a repris le clone de Youri, en grimaçant. Tu sais que mes communications sont ultra sûres, tu peux dial sans prob'.

– J'vois pas à quoi tu fais allusion, j'ai lâché, glacial, en éprouvant le goût amer du mensonge sur ma langue.

– Y'a des bruits qui courent sur le réseau, depuis ce matin, t'as pas vu? On dit que les agences privées sont envoyées au charbon sur l'affaire du tueur de l'aéroport…

– Des conneries, Youri… C'est le domaine des flics, ça, c'est pas not'boulot… Bon, c'est quoi la teneur de ton message?

Un instant de silence. Le clown pencha la tête sur le côté, m'observant d'un air perplexe.

– J'comprends pas que tu puisses manquer de confiance à ce point-là. Je sais que vous êtes sur le truc du tueur, je sais même que les flics et vous, vous soupçonnez l'affaire d'Orly d'être liée aux crimes du fleuve, me prends pas pour un vieux cave dépassé, jeune con, j'ai mes contacts…

Putain de nom de Dieu, que je me suis dit, conscient du blasphème, les sources d'information de Youri étaient toujours aussi sûres. Les crimes du fleuve s'étaient déroulés pendant toute l'année précédente, et jusqu'à la fin de l'hiver. Six corps repêchés dans la Seine, aux abords de l'ancien port fluvial de Choisy-le-Roi et du pont du Port-à-l'Anglais. Les flics savaient que la séquence du fleuve et le crime de l'aéroport étaient l'oeuvre du même mec, à cause d'une foule de trucs et du détail principal qui signait la série aussi sûrement qu'une empreinte génétique sur une carte à neuropuce: toutes les victimes avaient subi la même opération chirurgicale un peu spéciale, un forage dans le crâne effectué à l'aide d'une microfraiseuse, du modèle de celles utilisées pour l'usinage de précision en robotique industrielle, avec une mèche d'acier composite carbone-tungstène de 2 millimètres. C'était le seul détail essentiel que les agences privées étaient autorisées à délivrer à leur personnel, mais on nous avait aussi câblé un rapport de synthèse contenant un résumé des autopsies. Fallait avoir le coeur bien accroché. L'âge des victimes s'étageait entre quatorze et vingt-six ans, les actes de barbarie qu'elles avaient subis dépassent l'imagination.

J'ai rapidement élaboré une chimie de vérité et de fiction, afin de m'en sortir. Evidemment, j'avais conscience que j'allais continuer de mentir à un ami, tout en trahissant le contrat de confidentialité qui me liait à l'agence.

– Le truc classique, Youri, on nous demande d' ouvrir l'oeil et de communiquer toute information un peu bizarre qu'on pourrait capter…

– Et alors, t'en captes?

– Non, pour moi, c'est le boulot des flics, on n'a pas à s' en mêler.

J'ai vu le clown hocher la tête en signe de dénégation.

– Incroyable, tu t'intéresses pas au cas d'un tueur en série alors que t'en as un sous la main? Tu fais même pas de petites vérifs croisées, avec les disparitions récentes ou d'autres vagues de crimes non résolus sur le territoire eurofédéral?

J'ai poussé un soupir. J'allais devoir m'embourber dans le mensonge. Ce type de statistiques, c'est très exactement ce qu'on nous demandait d'établir, dans *la plus totale confidentialité*, évidemment.

– Mon job, c'est le contre-espionnage techno, j'suis pas criminologue… lâche-moi avec ce truc, j'ai justement du boulot en attente pour le Fonds McKenzie…

Le clown s'est marré.

– Oublie le Fonds McKenzie, faut que tu passes au Centre.

Le Centre, c'était le nom de code pour l'immeuble semi-désaffecté de la fin du XXe siècle dans lequel Youri vivait, avec quelques poètes mi-scientifiques, mi-clochards mystiques, qui expérimentaient drogue sur drogue et déliraient mécanique quantique et religions comparées pendant des heures. J'aimais bien le " faut ".

– Aujourd'hui?

– C'est ça. Ce soir, si tu peux pas faire autrement. Tout de suite, ce serait mieux.

J'ai observé le clown de synthèse qui conservait l'anonymat au visage de Youri. Il ne permettait pas de lire la moindre trace d'émotion qui aurait pu renseigner sur son état intérieur. Youri étant un vrai pote, j'ai concédé sur une ligne équitable.

– Je passe ce soir. Tu peux me dire de quoi il s'agit, express?

– Des amis, m'a répondu le clown. Une connexion que j'ai à l'université de Grenoble et au CERN. L'un d'entre eux a des ennuis, j'ai besoin de tes services.

J'ai essayé de sonder le visage virtuel, dans un réflexe voué à l'échec.

– C'est pas pour tes conneries de tueur en série, sûr? que j'ai fait, en tablant sur l'incapacité de ma neuromatrice à laisser passer un tel mensonge, si jamais le " clone-agent-intelligent " de Youri avait eu cette fantaisie.

– Non, a répondu le visage du clown-tueur, impassible. Elle a vraiment de gros ennuis. J'ai besoin de tes services.

Elle. *Une* amie, j'ai corrigé mentalement.

Le visage aux couleurs criardes restait immobile au centre de l'écran, attendant une réponse, comme un gag qui tardait à venir de la part du compère.

– Je passe ce soir, j'ai lâché.

Puis j'ai abrégé la communication.

2 Bibliothèque de survie

Lorsque le Centre avait été construit, à la fin des années 80, les dernières années fastes du pays (l'ultime luxe royal de la République, disait Youri), les architectes qui avaient conçu le bâtiment l'avaient nommé Résidence Utopia. Il était de style postmoderne, c'est-à-dire un peu n'importe quoi autour d'une structure fonctionnaliste genre Bauhaus. Il faisait quatre étages de haut, avec la forme générale d'un gros paquebot et tout un réseau de passerelles, d'escaliers et de couloirs qui serpentaient comme des coursives de navire entre les patios romains ou néo-arabes, les jardins intérieurs et les penthouses qui ornaient les toits. Quand les premières arcologies apparurent au début du XXIe siècle, l'immeuble ne dépareilla pas. Abandonné depuis la fin des années 2010 après la chute du régime national-populaire et les guerres civiles qui s'ensuivirent, il avait été récupéré depuis peu par Youri et ses potes, qui avaient réussi à faire classer l'immeuble par un eurocrate quelconque et à obtenir une subvention pour le remettre en état.

Il servait désormais de " plate-forme d'expérimentation de la vie future ", selon les mots de Youri.

Youri et ses potes pensaient que le seul avenir des marginaux, comme toujours, se trouvait sur la Nouvelle Frontière, comme il disait. Là-haut, dans l'espace. Dans l' anneau-cité orbital qui se mettait en place depuis une vingtaine d'années avec des fonds de l'ONU et de toutes les grandes agences spatiales du monde. Ou sur la ville lunaire qui voyait le jour autour de Camp Armstrong, dans la mer de la Tranquillité.

Lui et sa bande de scientifiques hors normes établissaient depuis des mois les plans d'une station spatiale, en regroupant des devis et des technologies du monde entier. Ils avaient tous suivi des stages d'entraînement civils au Space Camp de Vélizy, même Youri, et ils avaient le projet de s'équiper rapidement d'une centrifugeuse russe d'occasion, le genre de truc qu'on peut trouver en Tchécoslovaquie ou en Pologne, pas loin. Ils espéraient obtenir incessamment l'agrément de la toute nouvelle Space Development Authority de l'ONU. Ne resterait plus qu'à trouver un crédit auprès d'une banque. On disait que les sociétés de capital-risque du Sud-Est asiatique s'implantaient en Europe occidentale depuis peu, à la recherche de talents représentatifs de la culture du continent. Youri m'avait montré la manchette qui clignotait au sommet de la première page de *Business Week Euro*. Le papier optique à mémoire scintillait et éclairait ses doigts d'une lueur mauve. Son sourire me semblait aussi mystérieux que les évocations des grands espaces sibériens de son enfance. Je

savais pourtant pourquoi il souriait ainsi. Je n'ignorais rien de l'immense bibliothèque que lui et les autres résidents du Centre avaient rassemblée, et qui tenait sur tout le sous-sol et une bonne partie de l'entresol. Des dizaines de milliers de livres. Tous ces livres méritaient d'etre embarqués dans une station, d'après Youri et les autres, même s'il était possible de se plugger une neuro-rom ou de se brancher sur une banque de données pour accéder au contenu du bouquin. Beaucoup de ces ouvrages étaient des incunables. Youri et ses potes avaient passé des années, certains des vies entières, à les accumuler.

Si le Centre avait vocation à être un laboratoire de la vie future dans l'espace, c'est qu'on y passait son temps à fabriquer des holomaquettes et des répliques virtuelles de modules orbitaux, bien sûr, mais aussi des drogues neurofractales de pointe et des hallucinogènes traditionnels, ganja, champignons, cactus, ergot de seigle, qui poussaient en grappes luxuriantes dans les serres, les penthouses et les jardins d'hiver.

Ça tenait du centre de recherches, du bazar cyberpunk et de la tribu indienne. Rien de ce qui se faisait à la Résidence Utopia n'était illicite, depuis que " *les molécules neurotropiques et les hallucinogènes naturels représentaient sans contestation possible des outils d'une importance majeure dans le déveIoppement des technologies futures* ", une directive récemment pondue par un pool de commissions scientifiques de l'ONU. L'assemblée plénière avait avalisé la décision, ruinant en une journée les narcocartels et les diverses brigades des stupéfiants un peu partout à travers le monde. Néanmoins, l'expérience des années sombres de la Grande Prohibition, solidement implantée dans la mémoire de la plupart des résidents, les avaient rendus d'un naturel assez méfiant envers toute force de police.

Certaines molécules ou biotechnologies classées " stratégiques " étaient toujours interdites, ou sévèrement contingentées par l'agrément d'agences spécialisées. En deux mots, z'aimaient moyennement les flics, au Centre, et leur système d'information était réputé un des mieux défendus de la conurb. Mais, sous l'influence de Youri, la tribu m'avait accepté, une sorte d'exception à la règle. Youri m'avait conseillé dejouer franc-jeu avec tout le monde et de ne pas cacher la nature de mes activités, sauf tout ce qui concernait le secret professionnel. J'avais accepté, à la condition qu'en retour personne ne me demande de faveurs ou de tuyaux, ou quoi que ce soit dans le genre.

J'ai arrêté ma Nissan-Skoda électrique près du portail d'entrée, et j'ai ouvert ma glace à la hauteur du module de sécurité.

L'immeuble en forme de paquebot-pyramide aztèque se dressait sur le plateau de Villejuif, à l'est de l'ancienne nationale 7, une route

qui avait tellement souffert des bombardements vingt-cinq ans auparavant que ceux qui avaient racheté le pays n'avaient pas jugé rentable de la remettre en état, ce qui faisait que pour parvenir à la Résidence fallait traverser toute l'ancienne zone pavillonnaire, encore en friche à cette époque, dans un dédale de ruelles tissé autour d'une vieille départementale défoncée. On dominait toute la vallée de la Seine à cet endroit, jusqu'à la Marne, là-bas, au sud-est, avec l'ancienne zone industrielle de Vitry droit devant, là où s'élevaient les deux cheminées géantes de la centrale EDF désaffectée depuis des années. La ceinture sud de la conurb s'étendait jusque au-de là de l'horizon, comme un circuit imprimé géant et lumineux. Le halo doré de Paris-Ville-Lumière lançait des faisceaux de projecteurs géants au xénon vers les étoiles, dans une tentative ridicule d'éblouir des soleils comme Véga, Sirius ou un autre des astres du ciel.

Au loin, à l'est, sur Marne-la-Vallée, le dôme géant d'EuroDisney, les tours du nouveau complexe financier et le siège de la présidence générale formaient une séquence de bulbes luminescents, pharaoniques.

J'ai envoyé ma carte à neuropuce dans le lecteur et j'ai tapé ma véritable identité sur le clavier du Digicode.

HUGHES GILBERT BORIS DANTZIK

Sur l'écran vidéo, une chimère à tête de sphinx m'observait calmement, dans un rayonnement bleuté. Elle m'a fait un clin d'oeil quand elle a ordonné au portail de s'ouvrir, en portier expérimenté.

J'ai laissé la caisse derrière le bâtiment, sur un terre-plein obscur où poussait une végétation sauvage et indifférenciée.

*

L'immeuble était organisé autour d'un vaste hall de réunion collectif situé au rez-de-chaussée, et d'où se ramifiaient couloirs, escaliers et ascenseurs, vers les étages ou les autres parties du bâtiment: l'Agora avec son bar, son billard, et de vieux jeux d'arcades du XXe siècle, des autoroutes vidéo qui n'en finissaient pas de défiler.

Quand j'y suis entré, après que l'IA locale m'eut de nouveau scanné sous toutes les coutures, John Walker, Serge Deltz, Daniel-Djafaar (surnommé D. Dj.), Marcus, Youri et Goldie buvaient un coup autour d'une table de projection holo-fractale, où tournoyaient plusieurs modules assemblés en étoile. Il était déjà tard, la famille

Herzégovic était allée se coucher. Pat Panik et MC Lunar étaient sûrement en train d'enregistrer, enfermés dans leur home-studio, un local isolé phoniquement à l'autre bout du bâtiment.

Marcus fumait un spliff de sa sinsemilla. L'antique platine laser jouait un truc de rock du XXe siècle. J'ai vaguement reconnu l'énergie bruitiste et le beat nerveux d'un groupe punk des années 75-80, sûrement un disque de Goldie ou de Pat, elles adoraient ces trucs-là toutes les deux, mais j'ai pas pu mettre un nom dessus.

Youri s'est détaché du groupe et est venu à ma rencontre.

Il m'a tendu un verre rempli d'un smart de sa confection, je reconnais sa patte à chaque fois. J'ai observé son visage rond, son crâne chauve qui luisait sous la lumière vacillante d'un vieux tube à néon, ses yeux bleus, vifs, perçants, et grands ouverts sur la réalité. Un condensé d'intelligence.

J'ai avalé une bonne moitié du smart.

Les yeux bleus de Youri me fixaient sans ciller. Son visage ne livrait qu'un casque froid.

– On va descendre à la bibliothèque. Tranquilles. L'air de rien. Faut juste que tu m'empruntes un livre.

Il m'a pris doucement par le bras en passant devant moi, me dirigeant vers l'escalier qui conduisait au sous-sol.

L'intensité de son regard était invariable.

J'ai achevé le smart d'un coup sec.

Selon la conception des architectes de l'immeuble, un rez-de-chaussée devait être légèrement surélevé, et l'entresol qui menait à la cave, de fait, à demi enterré. Il s'ouvrait au premier virage de l'escalier, comme un palier, sur un corridor profond de cinq ou six mètres, et qui courait sur la largeur du bâtiment. Ça se fermait au bout par une vieille porte brinquebalante qui donnait sur des chiottes antédiluviennes que plus personne n'utilisait. Tous les murs du corridor étaient recouverts de rayonnages, bourrés de bouquins. Il n'y avait pas le moindre centimètre carré de disponible, sauf à l'endroit où une baie vitrée, formée de cubes de verres dépolis, mode soviétique, diffusait une pâle lueur en provenance de l'extérieur.

Cette partie de la bibliothèque rassemblait les livres de seconde catégorie, les doublons, et tous ceux qui pourraient éventuellement être sacrifiés en cas de problèmes de place dans la station…

L'escalier reprenait sa course vers la cave, et là on arrivait au saint des saints. La bibliothèque du Centre Utopia. S'étendant sur toute la surface des sous-sols, soit pratiquement la superficie de l'embasement de l'immeuble.

La bibliothèque du Centre contenait environ vingt-huit mille livres. Plus les cinq mille du rebut de l'entresol. Auxquels on devait ajouter environ douze mille exemplaires de revues diverses et variées,

un condensé de toute la pop culture du XXe siècle.

Y avait de tout là-dedans, dont un truc très important pour moi, une série de bouquins que m'avait montré Youri, un jour.

Vingt-huit mille, disait Youri, c'est exactement la vitesse de satellisation en kilomètres/heure. C'est ce qu'on emportera. Plus les pulps et les comix.

J'ai jamais ressenti cette sensation ailleurs que dans la bibliothèque du Centre. Quand j'avais été à la fac, la plupart des ouvrages qu'on s'envoyait traitait d'informatique, de biochimie et de neurosciences, et c'était généralement sous la forme de CD-roms. De nos jours, les vrais livres, dans la conurb, ça fait un paquet de temps qu'on en voit plus. Et les mecs comme nous, ils traînent rarement dans les bibliothèques-musées de Paris-Ville-Lumière.

Alors là, vingt-huit mille bouquins d'un coup, ça me foutait toujours une sorte de vertige un peu sacré. Je faisais tout pour rien en laisser paraître, ça va de soi.

La série de bouquins dont je vous ai parlé plus haut se trouvait dans une allée particulière de la bibliothèque. C'était le rayon noir, selon Youri. Il y avait environ sept mille titres, romans noirs et romans policiers. Dont une collection presque complète, et qui fêtait ses cent ans cette année, pas loin de trois mille petits bouquins à la couverture noir et jaune, sous l'appellation " Série noire ". C'est cette collection qui me touche de très près. Lors de sa traque incessante aux exemplaires de la " Série noire ", Youri avait retrouvé les bouquins écrits par mon grand-père, à la fin du siècle dernier. Un drôle de type, le grand-dab. Youri m'avait fait lire ses oeuvres évidemment, et ça m'avait souvent paru obscur. Un jour D. Dj, qui avait lu un ou deux de ses polars métaphysiques, avait essayé de m'expliquer les grandes lignes des enseignements théosophiques de la Kabbale et des soufis, mais je dois reconnaître que ça m'avait pas franchement éclairé. Personne sait trop ce qu'il est devenu dans la famille, et celle-ci a explosé aux quatre coins du Globe à l'époque de la Fronde et des guerres civiles, alors… Youri m'a dit que le bruit courait qu'il avait fini ses jours sur une île de la mer de Chine. Toujours d'après ce que m'a dit Youri, à l'époque du gouvernement " social-national " la collection avait été interdite. En fait, son éditeur avait été mis devant l'alternative suivante: ou bien il se conformait aux nouveaux édits de l'Etat concernant la culture populaire, c'est-à-dire montrer le travail de la police sous un jour *positif* et *constructif*, dénoncer les véritables coupables, le capital international, le complot euro-islamo-judéo-américain, les drogues et les bandes armées payées par l'étranger, et surtout proposer une morale saine pour la jeunesse, ou bien disparaître. L'éditeur décida de saborder le navire.

La collection ne reparut que douze ans plus tard, après les guerres

civiles, lorsque arrivèrent les premiers subsides culturels de l'ONU.

Arrivés en bas de l'escalier, on a fait face aux longues allées séparées par des murailles de livres. Le Rayon Noir précédait la Galerie du Futur, huit mille bouquins de SF et de fantasy (de Mary Shelley à Philip K. Dick, d'Edgar Allan Poe à Benazir Ullis Mac Donald, prix Nebula 2044), puis venaient les grands romans de littérature générale, classés par continent, un peu plus de neuf mille ouvrages dont les plus anciens remontaient à la fin du Moyen Âge, comme Chrétien de Troyes, ou la saga du roi Arthur par Thomas Mallory. L'allée de la Connaissance, à l'opposé du Rayon Noir, contenait près de cinq mille volumes, un panorama des travaux philosophiques et scientifiques les plus importants des cent cinquante dernières années, mais en fait ça allait de l'Internationale situationniste jusqu'aux Grecs pré-socratiques, et je parle pas des textes sacrés de toutes les religions du monde, du jaïnisme aux rites des Indiens Kwakiutl de Colombie-Britannique.

La bibliothèque Utopia était prête à partir pour la Nouvelle Frontière.

Youri m'a pris par le bras et m'a fait traverser la bibliothèque jusqu'à l'allée de la Connaissance, qu'il a empruntée d'un pas faussement débonnaire. Je voyais parfaitement les tics nerveux qui bouillonnaient sur son visage, ainsi que ses mains moites qui luisaient sous la lumière des petites lampes-veilleuses à halogène, dispersées régulièrement entre chaque bloc de rayonnages. Au bout de l'allée j'apercevais la porte vitrée de la salle de lecture, une pièce aménagée dans un ancien atelier qui clôturait de cloisons l'angle sud-ouest de la bibli.

Il y avait un petit halo de lumière derrière la porte vitrée. Arrivé près du battant, Youri s'est retourné vers moi, et à voix basse:

– T'inquiète pas des trucs bizarres que tu verras ou que t'entendras, j't'expliquerai tout en détail plus tard, vois juste ce que tu peux faire pour elle *concrètement*, d' accord?

Comme d'habitude, il me mettait devant le fait accompli. Sa main se posait déjà sur le loquet.

– Ouais d'accord, j'ai marmonné.

3 L'ange de Lunokhod Junction

Il a poussé la porte, on est entrés et je n'ai d'abord vu que la salle de lecture, avec ses vieux fauteuils, ses tables basses encombrées de revues, et ses petites lampes à tungstène, volées sur des chantiers du THV Paris-Moscou en construction.

Mais mon regard accrochait déjà un fauteuil élimé au fond, près d'un des petits halos jaunes.

J'apercevais deux jambes gainées d'une matière noire et un exemplaire de *Life* des années 60 grand ouvert.

On s'est approchés et l'exemplaire de *Life* n'a pas bougé.

Puis, alors qu'on franchissait les derniers mètres, il s'est lentement rabaissé.

Le casque de cheveux noirs a révélé une jungle de boucles et de tresses sur un visage ovale, qui se refermait en triangle sur le menton, cachant à moitié les yeux derrière des mèches couleur de carbone pur. J'apercevais un nez droit, légèrement retroussé. Une peau mate, couleur de miel.

Je lui donnais d'instinct quelque chose comme une vingtaine d'années.

Le regard, fixé sur les colonnes du *Life* de la semaine du 22 novembre 1963, se releva, et je vis deux éclats gris-vert, veinés d'or, qui me jaugèrent, avec l'étonnement un peu condescendant d'un ange qui aurait bourlingué et qui en aurait vu d'autres. Deux grands yeux au dessin eurasien.

Je suis resté immobile, comme une statue, à côté de Youri.

L'exemplaire de *Life* est retombé sur ses genoux et j'ai pu détailler à loisir un buste fin comme une liane, un torse pas vraiment androgyne, moulé dans un T-shirt-combi orange et noir, un truc assez chic, en soie-coton composite, tissée par des bombyx transgéniques élevés en orbite. J'ai déjà vu ce genre de fringues, dans des parties hyper-branchées où m'invite parfois le fils du chef de la police de la ceinture sud, une espèce de jeune crétin fasciné par mes anciens exploits de pirate et ma reconversion au service de la loi.

Les yeux eurasiens se sont tournés vers Youri et un petit sourire a ourlé le bord de ses lèvres, une mimique interrogative.

– Dakota, a fait Youri, raide et empesé, je te présente Hughes Dantzik, dit " HG " pour les intimes (je me suis à fulminer direct), c'est la personne dont je t'ai parlée. Lui?, il pourra sûrement t'aider…

Les yeux se sont reposés sur moi.

J'ai tendu la main en avant, mécaniquement, un sourire stupide crispant mes mâchoires. Je commençais à suer, à me sentir nerveux, à avoir la gorge serrée sans savoir pourquoi, mais j'adorais ça, ces deux

pupilles qui étincelaient comme les objectifs d'une caméra vivante.

La fille ne s'est pas levée. Elle a déplié vers moi une structure fluide et légère, fragile d'apparence, mais d'une tonicité à toute épreuve, comme sa poignée de main me le démontra.

Le contact de sa peau chaude et satinée m'a envoyé quelque chose qui s'apparentait vraiment à une décharge électrique.

Nos mains se relâchèrent, à mon grand regret, ses yeux m'évoquaient le mot émeraude, la pierre, bien sûr, mais aussi les jungles sud-américaines ou africaines qui lui servent d'écrin naturel.

La structure de son visage, la forme de ses yeux, de ses lèvres, la couleur de sa peau, la texture de ses cheveux, ses courbes félines, tout ça stimulait en moi des images étranges, faites de mélanges irrésistibles. Youri réembraya, sans que je puisse faire quoi que ce soit.

– Hughes, je te présente Dakota Novotny-Burroughs. Dakota est un cas un peu particulier… Elle vient de passer une rude épreuve et nul doute que tu pourras facilement l'aider… Voilà, j'ai bien connu ses parents, enfin, son père, à l'époque où t'étais encore sur les bancs du bahut… (Le pauvre Youri s'embourbait, mais je pouvais pas détacher mes yeux de la créature qu'il venait de nommer, ma langue était sèche comme une vieille éponge, et j'étais en train de me dire mais pourquoi que j'ai le palpitant qui s'affole comme un Geiger en pleine zone rouge?)

Youri continuait d'ânonner ses pénibles présentations:

– Voilà… Hier, un ami du CERN, qui vit à Grenoble… un physicien qui a travaillé sur Lagrange *(voir fin du chapitre)*, dans leur gros labo sur les rayonnements cosmiques… Bon… C'est un ami des parents de Dakota lui aussi… Donc, hier il m'a envoyé un message par le Net disant que Dakota arrivait par l'avion de nuit, qu'il ne pouvait pas continuer à l'abriter chez lui, avec sa femme, ses mômes et tout et tout…

Je reprenais pied dans le monde réel, luttant contre mes pulsions et contre le smart légèrement psychotrope de Youri. Fallait le stopper, pendant qu'il était encore temps.

– Dis-moi, Youri, j'ai fait d'un coup, qu'est-ce que tu dirais si la demoiselle s'expliquait elle-même, non, tu crois pas? (Sur le ton du type qui fait honnêtement de son mieux pour améliorer la situation.)

Je me suis légèrement raidi, creusant les reins, et rentrant le début de ceinture dû à la bière, j'ai regardé la fille en essayant de me tenir, fallait que j'arrête de la jouer collégien-en-chaleur.

La môme Novotny-Burroughs a émis comme un petit rire, un léger hoquet cristallin, elle regardait Youri, puis moi, l'air de ne vraiment pas y croire.

– Alors, j'ai fait, Miss Novotny-Burroughs? En quoi avez-vous besoin de mes services?… Et comment comptez-vous vous les offrir?

j'ai stupidement rajouté, par volonté de revanche devant le piège fatal de sa beauté, qui avait failli m'engloutir.

Là j'ai vu direct que j'avais fait fausse route.

Son regard tropical s'est durci, devenant deux billes d'acier éclairées d'une lumière sauvage. Son petit sourire s'est figé et c'est avec le plus grand dédain qu' elle s'est tournée vers Youri.

– La prochaine fois, Youri, amenez-moi quelqu'un de fréquentable.

L'exemplaire de *Life* s'est relevé, comme un paravent aux images de mort.

Je l'ai observée un instant sans réagir, puis je sais pas trop pourquoi, peut-être à cause du smart de Youri, je me suis surpris à éclater de rire.

– Merde, j'ai fait, en me tournant vers Youri, bon Dieu, où tu l'as dénichée, celle-là?

La fille m'observait assez froidement, par dessus la revue.

J'ai essayé de me sortir de la flaque sans trop de merde sur le costume.

Youri, à la fois peiné et furieux, ne savait plus comment rétablir la gîte du navire.

J'ai réfléchi une petite dizaine de secondes, en observant la môme du coin de l'oeil, et par-dessus les clichés de l'attentat de Dealey Plazza nos regards se sont croisés une ou deux fois. J'insistais jamais.

J'ai écarté tout sentiment d'agressivité compétitrice. J'avais joué, j'avais perdu. J'étais coincé. Je me suis débusqué.

– Qu'est-ce que vous proposez, mam'zelle? Vous êtes suffisamment dans la merde pour accepter les services d'un flic privé à la noix dans mon genre?

J'essayais de retenir le sourire que le smart psychotrope de Youri ne cessait de vouloir arquer. Pas trop jovial, quand même.

J'ai vu le joumal faire un petit mouvement vers le bas. Son visage s'est encadré dans l'ouverture. Elle me fixait sans aménité, mais avec une intensité qui me foudroyait à chaque fois.

Je sentais que j'étais passé au scanner, un scanner prodigieusement intelligent.

L'exemplaire de *Life* s'est encore abaissé, avant de s'étaler sur ses jambes. Elle a poussé comme un soupir et m'a toisé.

– Qu'est-ce que vous avez à vendre exactement, monsieur le flic privé pourvoyeur de services qui se monnayent durement?

J'ai affronté crânement son regard et je me suis mis à sourire. Putain de smart, je me disais, mes pupilles devaient briller comme des super-novae.

– Ça dépend principalement du genre… disons… de problèmes auxquels vous êtes confrontée (allez, essayer de raccorder sur le plan

professionnel, après tout c'est pour ça que j'étais là).

Elle m'a regardé, l'air concentré de quelqu'un qui se remémore un vieux souvenir.

J'en ai profité pour jeter un coup d'oeil à Youri, qui semblait se calmer mais n'en menait pas large et se faisait tout petit dans un coin.

J'ai fait un geste dans sa direction et j'ai montré les deux fauteuils qui formaient un triangle avec le sien autour de la table basse.

– Vous permettez qu'on s'asseoie et qu'on mette tout ça au clair?

Elle m'a observé, son petit ourlet au coin des lèvres, a vaguement frémi. J'ai vu qu'elle prenait une décision, en la pesant minutieusement

– OK, elle a lâché, avec l'ombre d'un sourire.

Je me suis dit qu'on enterrait la hache de guerre, mais que pour une première rencontre on était pas passé loin.

Je me suis installé et j'ai tout fait pour respecter mon rôle de mec sérieux, à qui on la fait pas, le dur-à-cuire-de-chez-Oshiro. J'avais failli tout faire disjoncter à cause d'une vulgaire poussée de testostérone, fallait que j'assure. Je devais ça à Youri. Et à mon amour-propre.

– Bien, j'ai dit, écoutez… Le mieux, ce serait que vous me racontiez vous-même votre histoire, d'accord? Ensuite je vous dis ce que je peux faire, et ensuite comment le faire, et si ça coûtera de l'argent, et combien. Il est convenu d'avance que je ne prends pas d'honoraires, mais tout ce qui est illégal, ou disons " aux marges de la loi " a un prix, je préfère être clair d'entrée.

– Vous inquiétez pas pour l'argent, qu' elle a répondu, avec un petit geste de dédain très féminin. Je trouverai bien ce qu'il faut.

Elle me fixait de son oeil vert-or qui revenait peu à peu à la chaleur végétale des premiers instants. Son visage se détendait. L'ourlet de son sourire s'accentuait un peu. J'étais sur la bonne voie, je me disais, vas-y, creuse le sillon.

Je me suis calé, en rêvant à une bonne bière.

– Bon, ben, je vous écoute, Miss.

Elle a déplié ses jambes et les a repliées dans l'autre sens, sous ses fesses. Son corps a ondulé comme une plante tropicale sous l'alizé. J'aurais voulu que ça dure des siècles. Elle a lâché un bref soupir.

– J'sais pas trop par où commencer… Je viens de la cité-anneau orbitale… J'ai débarqué sur l'astrodrome de Baïkonour y a une semaine. J'avais un billet en supersonique pour Munich, avec une correspondance pour Grenoble, je suis allé chez monsieur Grunz, et hier soir monsieur Grunz m'a envoyé ici…

Je la regardais sans trop y croire. C'était quoi ces conneries? Elle avait des emmerdes oui ou non?

– OK, j'ai fait calmement, hyper-pro, reste hyper-pro que je me disais sans discontinuer, dites-moi maintenant de quoi vous avez

besoin, qu'on coupe au plus vite.

La fille a plongé son regard au fond du mien, une sorte d'innocence angélique qui se superposait avec perversité à la sexualité torride qu'elle dégageait, rien qu'en respirant.

– Je crois que j'ai besoin d'une nouvelle identité, elle a lâché, comme si elle m'annonçait qu'elle devait changer de voiture.

Mon sourire publicitaire " Bienvenue-chez-Oshiro " ne m'avait pas quitté mais j'ai jeté un coup d' oeil éloquent à Youri. Fumier, ça disait, j'comprends pourquoi tu m'as rien dit avant le moment fatidique. J'ai vu que Youri avait parfaitement capté mon message silencieux, il a baissé la tête, après m'avoir envoyé son putain de regard de chien battu.

J'ai poussé un long soupir. J'aurais tué pour une bière.

Déjà, un vieux réflexe se remettait en branle, comme le panneau solaire d'un satellite après des années de panne.

Tous les plans secondaires, puis tertiaires, tous les points de détail se ramifiaient, le listing interminable de tous les problèmes que soulevaient sa simple question.

Je me suis ébroué en me maudissant, et en maudissant Youri, cette fille, et l'ensemble du système solaire.

Je me suis rappelé in extremis qu'il fallait y aller mollo, avec cette gonzesse, j'ai corrigé à la dernière seconde la formulation de ma question.

– Il faudrait que vous m'en disiez plus, Miss. Aujourd'hui, des identités factices, y en a des catalogues pleins. Vous voulez quoi? Du standard, pour les caisses d'hypermarchés et les terminaux bancaires? Ou de la vraie neuropuce authentifiée, avec code génétique et tout le bazar?…

Dakota Novotny a fait un petit geste furtif signifiant sans doute l'agacement.

– Je veux une véritable fausse identité. Neuropuce, code génétique, je m'en contrefiche, ce que vous voulez, mais quelque chose qui me permette de me deplacer, d'ouvrir un vrai compte et pas dépenser toute cette énergie inutile pour passer une vulgaire douane et…

Là, elle s'est coupée, mais j'étais déjà en train d'analyser le sens de ses paroles. J'ai mis l'allusion à l'énergie dépensée sur le compte de la fatigue, puis soudainement j'ai tilté.

Comment elle avait fait, la môme, pour franchir une frontière orbitale internationale, puis deux ou trois terrestres entre le Kazakhstan et Grenoble, si elle avait pas de carte d'identité, même pas une fausse copie bidon vendue sur les marchés noirs du Caire ou d'Alma Ata? J'ai pas voulu l'asticoter, alors j'ai mis ça dans une case avec une réponse provisoire " papiers, vrais ou faux, perdus, volés ou

détruits après l'arrivée sur Terre? ". Je me suis recalé sur les rails.

– Je répète, donc, pour qu'on soit bien sur la même longueur d'onde: vous avez besoin d'une véritable carte de crédit-identité internationale, pouvant recevoir les comptes bancaires et les visas, avec neuropuce personnelle intégrée, code génétique, et hologramme de l'ONU?

La môme a fait une petite moue.

– Ça doit être ça, si vous le dites.

Elle s'est mise à feuilleter les pages du *Life*, comme si la conversation ne l'intéressait que de loin. Rester pro, je me suis dit, rester pro.

– Bon, j'ai fait, c'est possible. Mais ça demande un bon mois de délai. Et ça va douiller, j'vous préviens.

J'ai aperçu Youri du coin de l'oeil, il relevait vers moi un regard pleinde gratitude.

J'l'aurais tué sur place.

– Ça va… *douiller*? a fait Dakota, vaguement intriguée.

Elle abandonnait le *Life* et l'assassinat de Kennedy, tout compte fait. Sa moue un peu boudeuse la rendait encore plus belle, plus sauvage.

– Ouais, j'ai répondu, ça va douiller. Ça va coûter un paquet de pognon.

– De l'argent? elle a demandé.

– Ouais, j'ai fait, beaucoup d'argent.

– Combien?

J'ai réfléchi rapidos. Hors de question de rebrancher une vieille connaissance, avec mon passé récent, ça risquait d'être pris comme une manoeuvre d'infiltration de bas étage, et les flics apprécieraient moyen, si jamais ils l'apprenaient de leur côté. Or tout se sait très vite dans la conurb. Ça voulait dire que j'allais devoir me taper le boulot, comme au bon vieux temps, mais encore plus clando qu'avant.

J'ai fermé les yeux et je crois que j'ai pas pu m'empêcher de rigoler doucement.

Quand je les ai réouverts, je suis tombé sur une paire d'étoiles qui me dévisageait avec circonspection.

– On verra plus tard, j'ai dit, on s'arrangera avec Youri… Y a tout un tas de trucs qu'il faut que j'arrange avec Youri.

J'ai plongé une derrière fois mes yeux dans les étoiles vertes, puis j'ai envoyé un regard explicite au Russkof. Youri comptait les alvéoles de sa vieilles pompes de sport.

*

Quand on l'avait quittée, Dakota s'était contentée de prendre un autre exemplaire de *Life* des années 60. J'avais l'impression d'avoir servi d'interlude entre la mort de Kennedy et celle de Marilyn Monroe.

On est remontés au rez-de-chaussée, Youri et moi, sans se dire un mot.

La nuit était bien avancée. Il faisait hyper-chaud.

Les constructeurs de la résidence n'avaient pas prévu que le climat deviendrait tropical, un jour dans ce pays, et il n'y avait pas de circuit de clim dans l'immeuble, à part de petits modules individuels, des trucs d'occase marchant à l'azote liquide et qui tombaient tout le temps en rideau, comme chez moi.

– Paie-moi une bière, enfant de salaud, que j'ai fait, en m'appuyant sur le bord du billard.

Youri a foncé au bar et nous a ramené deux copies vietnamiennes de Corona, avec le citron dans le goulot, la totale.

On a commencé à boire en se dirigeant vers la terrasse qui surplombait la vallée. " *La nuit était couleur télé câblée sur un canal mal réglé* ", la phrase d'introduction de *Neuromancer*, de William Gibson, le bouquin fétiche de tout pirate de la conurb, me revenait, comme une boucle de sampling. Le ciel était très exactement de cette couleur.

On s'est assis sur de vieux fauteuils déglingués, et on a contemplé le spectacle. J'ai avalé d'un coup la moitié de la Corona viet, et j'ai poussé un râle d'aise.

– Bien, j'ai commencé, on revient pas sur le malentendu initial, je croyais t'avoir dit un jour que je pouvais plus me lancer dans ce genre de conneries mais bon… (j'ai levé gentiment la main pour éviter qu'il m'interrompe, comme il s'apprêtait à le faire, avec sûrement une fausse excuse pourrie)… On passe… Maintenant t'imagines bien qu'il va falloir que je tienne mes engagements. Un mois, deux maxi… Et, bien sûr, t'as parfaitement conscience que j'suis plus en possession des kits du gang, les neurovirus, les langages de programmation-cerveau, le séquenceur de molécules fractales, le neuroPC Intel-Toshiba gonflé à mort, tout ça, mon pote, c'est au musée de la TechnoPol maintenant.

– Je sais bien, qu'il a fait tout doucement.

J'ai attaqué la seconde moitié de la bouteille, tout en louchant vers lui.

Il avait son expression habituelle, quand il est sur un truc qui le rend nerveux, par exemple quelque chose d'important qu'il sait, et que vous ne savez pas.

– Crache-moi le morceau, j'ai fait direct.

Il s'est dandiné sur le fauteuil, avec un petit sourire, et en envoyant des ondes de gratitude par tous les pores de la peau.

– J'peux avoir un kit complet, top-classe… J'ai une connexion

avec une Triade…

J'ai étouffé un mauvais rire.

– Me fais pas rigoler.

Il s'est raidi.

– Je t'assure. Par les deux mômes, Pat et MC, des potes à eux qui trafiquent avec les gangs de Chinatown.

J'ai hoché la tête en silence.

Putain, je me disais, est-ce qu'on pouvait rêver plan plus pourri?

J'ai fait face à Youri. On rigolait plus maintenant.

– Ecoute-moi bien, je lui ai dit, on est plus en 2015, d'accord? Le plan Papy-fait-de-la-résistance, t'oublies… Alors j'ai juste besoin d'un neuroPC dernière génération, vierge et anonyme, avec les logiciels de base et un séquenceur de molécules standard. Tu t'occuperas d'aller acheter tout ça dans une vraie boutique, avec une vulgaire carte de paiement déplombée que je te filerais… Mais, nom de Dieu, tu me parles plus de tes coups foireux avec les Triades, bien compris?

J'ai bien vu qu'il morflait. J'y allais sans anesthésique. Fallait que je crève l'abcès.

– D'accord, merde?

– Ouais, d'accord, il a soufflé.

– Mets pas les mômes dans nos business merdeux. D'accord?

– Ouais, d'accord.

– Super! Maintenant, si tu nous ramenais deux autres bières, qu'on boive un coup, fait soif, non?

Quand on a eu nos deux nouvelles bières, je me suis tourné vers lui. On faisait face à la vallée, ça semblait s'étendre jusqu'à l'autre bout du monde.

J'ai avalé une large rasade de Corona viet.

– Maintenant qu'on a réglé tous ces petits détails, mon vieux, on va passer au gros morceau, j'ai lâché.

– Qu'est-ce tu veux dire?

– Que j'veux tout savoir sur la gonzesse qui lit des *Life* dans ta bibliothèque, bien sûr.

*

Dakota Novotny-Burroughs était le produit d'un des mélanges les plus subtils que pouvait encore engendrer cette putain de planète, comme me l'expliqua Youri.

Sa mère, tout d'abord, Jessica Ivanovna Novotny, était la fille d'une Palestinienne chrétienne de Gaza et d'un Russe d'Irkoutsk. Par

cette ascendance elle avait du sang arabe et paraît-il français, d'une part, et russe avec un quartier bouriate, une ethnie sibérienne, d'autre part. Née au milieu des années 90, au Kazakhstan, près de Baïkonour, où son père travaille, la vocation d'ingénieur-astronaute de Jessica Novotny s'était déclarée très tôt, au sortir de l'enfance. A dix ans, c'est déjà une habituée des centrifugeuses et des simulateurs. A vingt-six ans, elle devient un des plus jeunes membres d'équipage jamais recensés sur les premières grandes stations internationales. En 2025, à l'âge de trente et un ans, elle est envoyée comme chef d'une équipe de pionniers de la nouvelle agence de l'ONU, pour l'agencement d'un train spatial en orbite circumlunaire.

Il s'agit de constituer un anneau de modules de service qui servira d'axe central à un réseau de stations en étoile, les débuts du petit anneau orbital lunaire. Elle y rencontre Orville Reno Burroughs, né de Jim Reno Burroughs et de Viviane Cristiana Da Oliveira, un Américano-Brésilien qui travaillait pour la société SEVODNIA KOSMOS, une des premières entreprises d'engeneering orbital installées à Camp Armstrong. Par cet héritage-là, on trouve des ascendances irlando-écossaises mais aussi sioux et cherokees, ainsi qu'un mélange détonant de métissages euro-brésiliens.

Ça m'expliquait les impressions incroyables que j'avais ressenties en la voyant. Je pouvais commencer à identifier les yeux mi-slaves, mi-sibériens, le nez celte, la bouche moyen-orientale, le teint mat et la texture des cheveux du Brésil afro-américain, la structure générale du visage, européenne, avec une touche asiatique. Mais en fait, je m'en rendais compte en me confrontant au souvenir encore frais, le mélange était bien plus subtil, pour reprendre l'expression de Youri. C'est comme si toute cette formidable synthèse génétique, élaborée pendant des générations, se retrouvait dans chaque détail.

Le 21 juin 2026, dans le petit labo médical du module 8 du " train spatial " circumlunaire, la petite Dakota Viviane Novotny-Burroughs est enregistrée sous cette identité, à 19 h30 GMT, à l'âge de deux minutes et quelques secondes.

Alors qu'elle a neuf mois, l'anneau circumlunaire mis en place, ses parents rejoignent la petite colonie de pionniers qui s'est établie sous les auspices de l'ONU aux abords de Camp Armstrong, la première base lunaire internationale, édifiée là où le LEM d'Apollo 11 avait atterri. (Youri parvint à m'évoquer Eagle Point, la place centrale de Camp Armstrong, avec son drapeau planté dans le sol sélénite, immobile dans la nuit glacée et sans air de la Lune, depuis juillet 1969, alors que ce vieil escroc n'a jamais dépassé 10 000 mètres d' altitude.)

L'année suivante, les parents de Dakota sont envoyés en pionniers sur un nouveau site que l'ONUSA veut coloniser, dans la mer de la

Fertilité, Lunokhod Junction.

Lunokhod Junction est appelé à devenir le premier noeud ferroviaire de l'histoire lunaire. C'est de là que partira la future ligne de train à sustentation magnétique qui rejoindra les deux hémisphères sélénites, un programme toujours en cours à l'heure où je vous parle. C'est là que Dakota vivra jusqu'à l'âge de douze ans. A cette date elle rejoint avec ses parents une grosse station en orbite terrestre, BlackSky Republic, qui doit gagner le point de Lagrange où la première méga-station est en cours de construction. BlackSky Republic, environ cent cinquante personnes, est agréée par l'ONUSA pour devenir la première plate-forme co-orbitante civile de Lagrange. Dakota va vivre sur BlackSky Republic jusqu'à l'âge de treize ans et demi, avec de fréquents et longs séjours sur Lagrange.

C'est à ce moment-là qu'elle a commencé à avoir des problèmes.

– Quel genre de problèmes? J'ai demandé.

– De gros problèmes… Tout d'abord, faut que je te dise un truc. Comme tous les mômes nés dans l'espace, sauf les cas pathologiques, Dakota présente tous les signes d'une intelligence supérieure, sans compter les trucs un peu bizarres de leurs systèmes de perception, des trucs liés à l'oreille interne et au métabolisme du cortex…

– OK, j'ai lâché pour abréger, supérieurement intelligente.

– Bien, donc, comme tous les mômes de la Première Génération de l'Espace elle était surveillée médicalement par une petite agence spécialisée de l'ONU, le truc assez cool, tu vois, avec des toubibs qui passaient la voir tous les trois-quat'mois, et quelques analyses hebdomadaires ou quotidiennes, plus des programmes scolaires adaptés, rien de bien sorcier. Mais tout ça va brutalement changer, et elle va devoir quitter précipitamment la station…

Youri est resté en suspens. Normalement, c'était à moi de poser la question logique.

– Pourquoi? (C'était effectivement la seule question logique.)

– Tu vas pas le croire,

– Je t'assure que si.

– Ben… déjà, j'sais pas si t'as remarqué comment elle se comporte, la môme…

Je lui ai fait une mimique qui ne laissait aucun doute quand à mes sentiments à ce sujet.

– Bon, ben, tu vois, c'est ça le truc… Leur cortex se développe plus vite, et plus longtemps, ils deviennent plus intelligents, plus jeunes, mais ils ont pas le temps de mûrir, tu piges?

J'ai acquiescé en silence, où qu'il voulait en venir, merde?

– Bon, ben, un jour, la môme Dakota a piqué une crise d'adolescence, contre ses vieux. Ça faisait des mois qu'elle les tannait parce qu'elle voulait quitter la grosse station de Lagrange, pour

retourner sur la lune… Ça a fait quelques étincelles, putain, ça tu peux me croire!

Youri s'est esclaffé pendant que je bouillais. Qu'est-ce que c'était que ces conneries d'embrouilles familiales d'adolescente gâtée?

– Bon, j'ai fait, et alors?

– Et alors, ce jour-là, y a eu une panne de courant généralisée sur Lagrange, et la neuromatrice qui contrôlait l'ouvrage a vachement morflé, y paraît. Les circuits secondaires avaient lâché, les tertiaires aussi. On a amené des groupes de secours depuis BlackSky. Deux heures plus tard, ils lâchaient à leur tour… Y avait plus de contrôle gyroscopique et on maintenait la station en orbite avec des réacteurs de cargos russes, et les calculettes de poche remplaçaient les ordis et les neuromatrices, tu vois le topo…

J'ai froncé les sourcils.

– Attends voir un peu, ça remonte à quand ton histoire?

– Heu… attends, je calcule, hiver 2039, j'crois bien, pourquoi?

Je me souvenais d'une histoire qui avait couru à l'époque où je bossais pour la TechnoPol. C'était à la période de Noël. On disait que la station de Lagrange avait été attaquée par une sorte de virus terroriste très puissant, d'origine inconnue. Les communications furent coupées pendant plusieurs jours, mais la presse mondiale faisait état de simples problèmes techniques sur la station. Au bout d'une semaine, tout était rentré dans l'ordre, et on avait plus jamais entendu parler de rien.

J'ai vaguement soupçonné Dakota d'avoir été à l'origine ou coresponsable des " ennuis techniques ". Une néo-pirate très précoce, née dans l'espace, s'acoquinant avec une mafia ou un groupuscule d'allumés?…

– Allez, imprime le listing, Youri…

Youri s'est marré.

– Putain, imagine la scène, c'est elle qui m'a raconté ça, aujourd'hui: les types de la sécurité, affolés, font appel aux forces de l'ONU, qui déboulent avec une neuromatrice de chasse anti-virus hyper-béton. Les mecs cherchent pendant que les technos essaient de remettre le circuit électrique en état, le bordel… Et ça dure, pendant des jours. A chaque fois qu'on remet en marche un circuit, une rampe de loupiotes, un réseau de terminaux, quoi que ce soit, ça claque. Et la neuromatrice militaire, elle y comprend que dalle, elle ne perçoit la présence d'aucun corps étranger dans le réseau local qu'elle contrôle…

J'ai dressé l'oreille, ça commençait à devenir intéressant. Youri s'en est rendu compte.

– Alors voilà, un matin la môme Dakota va voir ses parents dans la cuisine. Il fait sombre. Tout le monde fonctionne avec des batteries au cobalt et des lampes à biofluorescence portables. C'est la première

journée d'angoisse parce que ça fait plus de soixante-douze heures que l'air n'a pas été recyclé et on pense qu'il va falloir instamment ouvrir les réserves d'oxygène…

– OK, Youri, il fait sombre et on étouffe…

– Ouais, et la môme Dakota elle s'asseoit à la table et demande à ses parents comment ça va, et ceux-ci font grise mine. Alors négligemment elle leur demande si cette fois ça y est, est-ce qu'ils vont quitter la station, et son père lui répond qu'ils sont des pionniers, qu'ils doivent rester et trouver une solution, que c'est pour ça qu'ils sont payés… Alors la môme les interroge à nouveau, qu'est-ce qui se passerait s'ils ne pouvaient pas réparer? Et le père répond que c'est impossible, qu'on peut toujours réparer. Dakota sourit et insiste: qu' est-ce qui se passerait si on n' arrivait pas à remettre le courant en marche, et les réseaux IA, et tout le reste, simplement parce qu'il y a quelque chose de plus puissant qu'une neuromatrice militaire qui ne le veut pas. Son père lui répond qu'on est pas dans un film de science-fiction. Quand sa mère, intriguée, la prie de préciser sa pensée, Dakota lui demande si tout le monde va mourir si la température continue de baisser (elle atteint zéro dans les modules d'habitation, et -20 dans certaines coursives de la station) et sa mère lui répond que oui…

– OK, Youri, j'ai lâché, excédé, fais m'en donc trois tomes.

– Attends, tu vas comprendre. Une heure plus tard, sans qu'on sache pourquoi, un circuit secondaire de chauffage se remet en marche et la température remonte de quelques degrés. Dakota va voir sa mère, son père est déjà sur le chantier, et elle lui redemande comment ça va. Sa mère lui dit que ça va aller, on dirait qu'ils sont arrivés à rallumer un peu de chauffage, mais va falloir quand même ouvrir les réserves d'oxygène. Dakota s'approche d'elle et lui dit alors qu'elle veut juste quitter la station, et qu'elle arrêtera de les embêter s'ils retournent sur Lunokhod. Sa mère la console en lui disant qu'ils y retourneront bientôt, et qu'elle ne l'embête jamais. Mais Dakota insiste et affirme tout net qu'elle remettra tout en marche si jamais sa mère lui fait la promesse solennelle de repartir pour la Lune… Stupéfaite, sa mère lui demande comment elle entend y arriver et Dakota lui explique que c'est elle la responsable de la panne et qu'elle peut faire revenir, en partie ou totalement, l'ensemble des fonctions de la station, sauf celles endommagées indirectement, par le froid, ou des courts-circuits. Pour prouver ses dires, le courant revient illico dans leur module d'habitation et ceux alentours… Elle n'a même pas touché un bouton.

J'ai mis quelques secondes pour vraiment intégrer l'information.

Youri se taisait, sûr de son effet, qui ne se fit pas attendre.

Je lui ai lancé un regard ébahi.

Je n'arrivais pas à dire quoi que ce soit.

On a siroté nos bières.

– Comment qu'elle fait? j'ai demandé, au bout d'un moment.

– J'en sais rien, a fait Youri. Mais je crois que si Grunz a craqué c'est parce qu'elle est assez facétieuse la gamine, et qu'elle a son caractère… Je l'ai joint sur le Net hier matin, il m'a dit qu'elle lui en avait fait voir de toutes les couleurs, et qu'en plus ses propres gosses en redemandaient. Il me l'a envoyée comme s'il s'agissait d'une vraie bombe bactériologique.

Je me suis marré.

– Sûr que c'est une bombe.

– Ouais, a fait Youri. Une vraie bombe,

– Putain, j'ai grimacé malgré moi, ils sont tous comme ça?… Je veux dire la Première Génération de l'Espace?…

Youri m'a regardé avec un drôle de sourire, et l'éclat vif que je lisais dans ses yeux ne voulait pas perdre en intensité.

– On sait pas trop, manque de statistiques vérifiables avec le développement un peu anarchique de l'Anneau-Cité orbital… Mais elle dit que non. Que tous les autres enfants de l'espace ont ce type de pouvoirs, mais à l'état inconscient, les pauvres humains comme nous étant livrés, eux, aux niveaux de conscience inférieurs…

– Combien qu'ils sont, comme elles?

– Elle sait pas exactement, au moins six, j'crois qu'elle m' a dit.

– Où ils sont, les six autres?

– J'en sais foutre rien.

– Et elle? Elle le sait?

– J'sais pas non plus, demande-lui à l'occasion.

– Bon, si tu me disais maintenant pourquoi elle a besoin d'une fausse identité?

Il m'a d'abord regardé sans rien dire. J'ai enfoncé le clou.

– J'imagine que si elle peut bluffer une neuromatrice militaire, et paralyser une station de la taille de Lagrange, elle peut facilement manipuler les réseaux des douanes terrestres, et que c'est même comme ça qu'elle a procédé pour descendre de l'orbite, pas vrai?

J'ai claqué la langue. J'étais fier de moi.

– C'est ça, a fait Youri.

– Bon, alors pourquoi qu'elle a besoin d'une putain de carte, maintenant, veut faire chier, ou quoi?

– Non, elle te l'a dit tout à l'heure… A cause de l'énergie dépensée inutilement. Ça lui fait dépenser trop de neurones, ça l'épuise.

J'ai enregistré l'info. Ça l'épuisait.

– Bon, qu'est-ce qui s'est passé après, sur Lagrange?

– Y a eu une explication avec Dakota, sa famille et le Conseil de la station, dont le chef de la sécurité. Au bout de deux ou trois heures, les principales commandes étaient de nouveau opérationnelles, trois

jours plus tard tout était en état, et au bout d'une semaine Dakota et ses parents embarquaient sur la première navette en partance pour Lunokhod Junction, via BlackSky.

J'ai enregistré le fait que Dakota était pas le genre de fille à se dégonfler devant l'adversité, elle faisait feu de tout bois quand elle se sentait menacée, ou pour défendre ses intérêts, comme tous les humains. Elle avait eu ce qu'elle voulait, au bout du compte. Une question me brûlait les lèvres.

– Dis-moi, je reviens à ça… Pourquoi qu'elle a eu besoin de passer en fraude depuis l'orbite? Elle était en taule, en fuite, elle a fait une autre connerie?

La première prison spatiale de l'Histoire, SteelCity venait d'ouvrir ses portes sur une orbite géostationnaire, on parlait que de ça depuis des mois.

– Pas tout à fait…

Je lui ai fait un signe blasé signifiant qu'il pouvait y aller.

– La petite famille est donc retournée sur la Lune… Le temps a passé et les parents de Dakota ont d'abord essayé de comprendre de leur côté les pouvoirs de leur fille. Dakota leur a raconté qu'elle se savait différente depuis toute petite et qu'elle avait testé les plus simples de ses pouvoirs *dans le ventre de sa mère*. C'est acculée au désespoir qu'elle avait agi ainsi sur Lagrange. Sa mère apprit ce jour-là que c'était à cause d'une amourette brisée par leur exil, un flirt d'ado avec le jeune fils d'un technicien supraconducteur, vivant à Lunokhod, que Dakota s'était enfermée dans son désespoir, durant son séjour sur Lagrange [1]. Une simple déprime amoureuse d'adolescente avait failli compromettre un projet valant des billions de dollars, tu vois le truc? Je crois que c'est ce genre de considérations qui leur a valu la visite de plusieurs types de l'ONU, un peu plus tard, mais, là, c'était des mecs des services de renseignement du Conseil de sécurité, avec des toubibs militaires du Pentagone… Ils ont fait savoir à Dakota qu'elle avait commis un délit très grave, assimilable à du terrorisme spatial, elle risquait de passer la plus grande partie de sa vie en prison si les autorités de la station portaient plainte. En échange d'un abandon des charges, les types de l'UnoBI lui ont demandé de venir avec eux dans une école spéciale en orbite terrestre. Cette école spéciale s'avéra un centre de recherches ultra-spécialisé, où Dakota fut étudiée sous toutes les coutures pendant cinq ans…

Youri fit une pause, pour reprendre son souffle, son inspiration, et un peu de bière.

Mais j'avais deviné la suite. La Sale Môme de l'Espace en avait eu marre des lunetteux en blouse blanche et de la solitude. Elle s'était barrée, avait détraqué les systèmes de sécurité ou les avait " neuromanipulés " à distance ou je savais pas trop quoi, et elle était

descendue de l'orbite, se fondant dans les dix milliards d'êtres humains qui surpeuplaient la planète.

Comme par hasard elle tombait chez moi, ou presque.

4 Travailleur clandestin en situation irrégulière

La porte matelassée d'authentique cuir de vachette s'est ouverte sur un long corridor, avec un tapis rouge vermeil qui conduisait à une autre porte, en tous points analogue à la première.

Un des gorilles laotiens de monsieur Tchou m'a montré le couloir et m'a titillé les reins avec le canon de son Uzi à micro-munitions.

– Toi aller porte du fond. Monsieur Tchou t'attendre.

– Ouais, j'ai fait, monsieur Tchou m'attendre, mais toi attendre pas trop pour enlever ton joujou de mes fesses. J'suis pas le genre que tu crois, mon chéri…

Je l'ai entendu refermer la porte en soufflant une amabilité du genre " euro motherfucker ", ou un truc comme ça, mais j'ai pas relevé. Je peaufinais avec une relative nervosité les ultimes détails de ma version des faits. Monsieur Tchou n'est pas le dernier des zozos. S'il a survécu jusqu'à cet âge vénérable dans le coin, et à son niveau, c'est que c'est un vrai dur, quelqu'un qui se sert de son cerveau avant d'utiliser ses muscles, ou ses fusils d'assaut.

Quand je suis arrivé devant la seconde porte j'ai d'abord vu l'oeil noir et globuleux d'une caméra multifréquences. Puis la trademark argentine qui authentifiait le label Cuir véritable, greffée sous l'épiderme.

J'évaluais la porte au salaire trimestriel d'un ingénieur orbital.

La maison de monsieur Tchou ressemblait à une pagode géante qui se serait échouée en bord de Seine, en face de l'ancienne imprimerie du *Monde* (qui datait de l'époque où les journaux étaient imprimés sur du papier cellulosique), devenue un des night-clubs les plus prisés du coin.

Monsieur Tchou, en dehors du fait qu'il dirigeait le rameau local d'une importante Triade de la diaspora de Hongkong, était un de ceux qui avaient le plus brillamment réussi leur reconversion. Depuis la fin de la Grande Prohibition des années 2030, il s'était judicieusement constitué d'autres fonds de commerce, parfaitement légaux, et oeuvrait désormais pour la Triade dans 1es hautes sphères du pouvoir, à Marne-la-Vallée ou à Bruxelles.

J'ai posé ma main contre la plaque du senseur, entre deux carrés de cuir, les doigts épousant bien la forme du dessin, pas d'embrouilles. Le senseur a analysé mes empreintes, et les a comparées à celles de la carte que j'ai enfilée dans le lecteur.

La porte s'est ouverte après un petit cliquetis, dans un doux et confortable ronronnement. Je me suis retrouvé face à une vaste pièce,

plongée dans la pénombre.

Au-dessus de moi s'ouvrait un dôme couleur de nuit, avec des milliers d'étoiles peintes à la main.

Une petite lumière pâle s'est allumée à l'autre bout de la coupole.

Le visage rond de monsieur Tchou est apparu, flottant au-dessus d'un costume chinois traditionnel noir et or et d'un bureau de ministre.

– Venez donc, cher ami.

Sa voix avait conservé l'accent de la banlieue de Hongkong, où il avait passé sa petite enfance. Il a fait un petit geste d'invite, et j'ai avancé dans sa direction. En levant les yeux, j'avais l'impression de marcher sous un planétarium façon manga.

J'étais ici dans le saint des saints. Je n'y étais jamais entré auparavant, Monsieur Tchou m'avait toujours reçu dans sa tour du Kremlin-Bicêtre. C'était un geste rare et important, censé élever son bénéficiaire au niveau de Boddhisattva, ou à peu près.

– Monsieur Tchou, très honoré, j'ai fait, en inclinant la tête en signe de politesse.

Il m'a observé de ses petits yeux albinos et bridés, son sourire impénétrable aux lèvres. Il m'a rendu mon salut et m'a fait un signe indiquant que je pouvais m'asseoir.

Je me suis installé sur un fauteuil de vice-ministre et j'ai relevé les yeux vers les siens. Les petites billes rouges disparaissaient presque sous les replis de graisse. J'ai pu me rendre compte que son visage était parfaitement lisse, sans une ride, pas une cicatrice, pas une marque. Plus de dix ans avaient passé et il me semblait même plus jeune qu'avant. Je me suis souvenu qu'il s'était offert une clinique de chirurgie esthétique de pointe, au Liban, pour bénéficier des soins les plus performants du moment. Il faisait disparaître les effets de la vieillesse, mais considérait depuis toujours que l'embonpoint était un signe de puissance et de réussite.

Monsieur Tchou vivait dans le noir comme les chauves-souris, il ne supportait que les lumières faibles et tirant vers l'infrarouge.

Il m'observait calmement, comme un génie tranquille et bienveillant. Si je n'avais pas connu le nombre d'hommes qu'il avait tués de ses propres mains, ou dont il avait commandité l'assassinat, j'aurais pu le prendre pour un de ces businessmen grassouillets de Shanghaï qui descendaient à L'Eurasia-Hilton.

– Bienvenue, mon petit, a fait monsieur Tchou en élargissant son sourire. Alors, dis-moi, qu'est-ce que tu es devenu depuis tout ce temps? On m'a dit que tu travaillais pour Oshiro, maintenant?

Si quelqu'un devait connaître chaque détail de mon parcours, c'était bien monsieur Tchou, en dehors de la TechnoPol elle-même. Avec un homme de sa trempe, il valait mieux bien choisir son

mensonge.

– Oui, j'ai répondu, je suis passé chez Janacek amp; Silveri. Par Viroflay, avant. Et aussi à l'ennemi, comme vous le savez sûrement…

Monsieur Tchou a éclaté de rire. Son ventre tressautait comme un gros ballon cousu de soie naturelle, deux mètres carrés de tissu qui devaient valoir le prix de la dernière Hyundaï.

– Qu'est-ce qui te fait dire que je suis au courant, Sun Tzu?

Sun Tzu, c'était le nom de code que j'employais à l'époque du gang, pour mes contacts avec la Triade de monsieur Tchou. Sun Tzu, l'auteur de *L'Art de la guerre*, un bouquin que m'avait fait lire Youri. Le type en question, un spécialiste chinois de stratégie, avait vécu cinq cents ans avant le Christ, et toutes les guérillas populaires s'en étaient inspirées au XXe siècle. Monsieur Tchou, qui était loin d'être inculte, avait énormément apprécié.

– Allons… personne n'ignore que vous savez tout ce qui se passe dans la ceinture sud, monsieur Tchou.

Il est reparti de son rire énorme.

– Je sais tout ce qui passe, Sun Tzu, et jusqu'à la ceinture nord…

J'ai chopé la perche et j'ai amorcé un sourire.

– On dit même que vous faites souvent le voyage de Bruxelles, monsieur Tchou, les Triades s'intéressent au déficit budgétaire européen, maintenant?

Il a éclaté de rire.

– Nous nous intéressons à tous les déficits budgétaires, Sun Tzu, tu le sais bien… Mais ce n'est pas pour discuter macroéconomie que tu as fait le voyage jusqu'ici, n'est-ce pas?

Je suis resté en suspens une ou deux secondes, mon sourire froid aux lèvres.

– Non, en effet.

Je me suis profondément calé au fond du fauteuil.

Ça y est, je me suis dit, c'est parti.

Toute négociation avec une Triade se doit de respecter un certain nombre de règles. La première consiste à mentir avec art. Les Asiatiques se foutent que vous leur disiez la vérité ou pas. Ce qui compte pour eux, c'est l'élégance et la logique interne de votre histoire.

Le mensonge se doit d'être habilement dissimulé dans un tissu de vérités, plus ou moins approximatives, mais qui y renvoie, et sur lesquelles votre mensonge peut rebondir, dans un jeu de significations très complexes.

J'ai donc calmement débité ma salade à monsieur Tchou. Un savant dosage de vérités et de fictions dont je suis certain qu'il se régalait, me suffisait de voir sa face de lune éclairée de son sourire, les petits yeux logés au fond de leurs orbites, brillant de leur éclat rouge.

Ses doigts grassouillets, croisés sur sa bedaine de luxe, rythmaient gentiment le son de ma voix, avec une évidente satisfaction.

Pendant toute la semaine précédente, je m'étais d'abord traité de connard, tout en essayant de bâtir un plan correct qui nous envoie pas tous au trou *jusqu'à trop tard* (pour Youri, ça signifiait crever en taule, et pour moi, en sortir un poil avant la retraite). J'avais essayé de voir si je pouvais m'approcher de la sphère des techno-pirates sans trop de risques. J'ai fait une tentative sur Doc Savimbi, un gros trafiquant de techno toujours en service (et qui avait commencé avant moi), un putain de blackos hyper-balèze qui vivait dans la Vallée de la dioxine, là où la grosse usine chimique a explosé au début du siècle. Mais j'ai bien vu que je ne pourrais pas conserver mon anonymat très longtemps, c'était pas un rigolo lui non plus, le Doc Savimbi. J'ai finalement opté pour la seule voie " raisonnable ". J'ai pris contact avec un de mes indics les plus sûrs de Chinatown, pour avoir un rencart avec monsieur Tchou. A partir de là, fallait juste marcher sur des oeufs. Mon plan était simplissime. Dire la vérité, en taisant les noms et en remplaçant mademoiselle la Chieuse de l'Espace par un simple pote dans le besoin. S'il insistait je pouvais inventer un mec qui venait de faire un coup ou s'échapper d'une taule, en Europe de l'Est, ou en Finlande, là où les services de renseignement des Triades vivent sur un petit pied, comparativement à ici. Surtout, ne pas se vautrer sur une scabreuse histoire d'infiltration clandestine de la TechnoPol, via Oshiro, moi, et mes contacts underground, comme l'idée m'était d'abord venue. Assez compliqué comme ça. Un truc clair, net et transparent, autant que possible.

– Je sais que je vous demande pas le tout-venant, monsieur Tchou, sans quoi j'aurais été voir un branleur de Grand Tunnel… Mais c'est pas non plus du virus d'intrusion dernière génération dont j'ai besoin, et on va pas attaquer la réserve eurofédérale…

Monsieur Tchou a émis un petit rire.

– Non, Sun Tzu, juste de quoi falsifier une neuropuce et l'hologramme incopiable de l'ONU!

– Ce genre de conneries " incopiables ", vous savez aussi bien que moi que les Triades, elles s'en tapent quelques milliers pour commencer la journée, monsieur Tchou. Monsieur Tchou n'a rien dit. Son sourire ne variait pas d'un millimètre. Je savais que derrière le masque de gros poussah chinois s'agitaient les rouages d'une mécanique de haute précision.

– Je ne demande qu'un kit logiciel. La console neuro, les interfaces, la carte, les bidouillages, c'est mon problème…

J'ai entendu vaguement monsieur Tchou qui grognait, tout en hochant la tête.

– Evidemment, tout sera payé rubis sur l'ongle.

Je me suis rendu compte trop tard de l'allusion aux bagouzes et à son surnom, et j'ai prié pour que Tchou ne s'en offusque pas.

Tchou ne s'est pas offusqué, il s'est marré.

– Ça, Sun Tzu, tu sais bien que c'est la règle numéro un: paiement cash à la livraison. Combien penses-tu que ça va te coûter?

J'avais eu le temps de me rencarder sur les prix en vigueur, mais je voulais pas que Tchou pense que tout ça était trop organisé.

Un des trucs de Sun Tzu, le vrai: fais croire le plus longtemps possible à ta faiblesse, ne montre ta force que lorsque tu es sûr de l'emporter.

– A l'époque, vous m'auriez dit cinquante mille.

Tchou s'est marré, il adore ça, ce genre de petites joutes commerciales. Je jouais sciemment sur la culture ancestrale des Chinois dans ce domaine.

– Tsst, tsst, tu fais abstraction de l'inflation vertigineuse des dernières années et déjà à l'époque je t'aurais dit le double; alors, aujourd'hui, faut encore multiplier par deux.

Ça commençait à faire un paquet, même si le dollar ONU était en pleine expansion inflationniste.

– Qu'est-ce que vous diriez si on ne multipliait que par 1,5, pour commencer?

J'aurais pu voir les rouages s'agiter dans le cerveau de monsieur Tchou. Une veine battait à l'une de ses tempes.

– Hmm hmm, grognait-il, comme s'il goûtait un mets parfumé

– D'autre part, je peux m'engager à restituer le kit, après tout c'est pas prévu que je poursuive ce genre d'activités, voyez? Et j'aimerais autant pas que ça traîne chez moi, après… – Ah? Parce que tu crois que j'aimerais que ça traîne *chez moi*, SunTzu?

Hou là! attention, je me suis dit, relève le pied, on lui donne pas des claques dans le dos comme ça à monsieur Tchou.

Je savais pertinemment qu'après mon trafiquage sur la carte le kit logiciel serait grillé, ou à peu près. Tout neurokit d'atelier de programmation a sa propre empreinte. On y peut rien, c'est même pas voulu par les constructeurs. Ça demande de gros moyens d'investigation pour la déceler, cette imperceptible signature laissée par le logiciel, comme les " marques déposées " de son concepteur, puis de son utilisateur, mais les flics peuvent y arriver, en mettant le temps et les moyens. Sur un plan comme celui-là, vu les risques encourus, il sert une fois, et après vous pouvez au mieux vous en servir pour casser le cryptage d'une de vos chaînes de télé, avant de le jeter à la poubelle. Mais, depuis peu, on disait que les ingénieurs des Triades arrivaient à " rechaper " en partie ce type de logiciels. En fait, ça se savait tellement que je soupçonnais les Triades d'être elles-mêmes à l'origine de la fuite. J'étais certain qu'elles n'étaient pas peu

fières de damer le pion aux mafias japonaises, russes ou panaméricaines, sur ce coup-là.

– Monsieur Tchou… On m'a dit que les Triades de la diaspora et celles de Taïwan ont uni leurs forces dans le domaine de la R amp;D. On m'a dit que vous étiez capable de réinitialiser en partie les neurokits,…

– On t'a dit beaucoup de choses, Sun Tzu…

J'ai hoché la tête en silence.

Je voyais monsieur Tchou réfléchir intensément, je savais qu'il était déjà en train de prendre une décision.

Je me suis enfoncé dans le fauteuil et je me la suis bouclé.

Il était trop tard pour faire quoi que ce soit, y compris pour prier.

Monsieur Tchou s'est ébroué, dans un bruit de voilure qu'on cargue.

– Bien, mon petit Sun Tzu, je crois que nous sommes arrivés à un accord.

Je n'ai rien répliqué. Généralement, ça, ça veut dire que Tchou vient de trouver le dernier alinéa du contrat qu'il vous concocte.

– Tout d'abord on va multiplier par 1,5 comme tu l'as judicieusement proposé… Même moins, je te le vendrai pile au prix que ça me coûte de le faire venir du Mexique…

Je savais que les Triades concentraient leurs labos clandestins de R amp;D en basse Californie, pas loin des grandes universités de la côte Ouest, où elles allaient débaucher de jeunes et brillants étudiants désireux d'aventures, de fric et de l'impression de ne pas faire partie de la Machine.

Mais je devinais que ça cachait quelque chose. Une simple intuition, qui revenait du passé, l'instinct, et l'acquis, la survie, la mémoire.

– … Mais, mon petit Sun Tzu, même si nous savons réinitialiser en partie les neurokits, à ce prix-là, je pourrais carrément être accusé de dumping par mes concurrents du Yakuza…

Oh! merde, je me suis dit, m'attendant au pire.

– Voici donc comment je vois le deal: je te livre le neurokit prix coûtant, et je peux même t'obtenir un ou deux exemplaires de carte vierge, gratuits…

Aie aie aie, monsieur Tchou voulait vraiment quelque chose. J'ai serré les fesses.

– En échange, avec ce neurokit je te demanderais de nous rendre un petit service…

Je fixais un point situé entre le gros Chinois albinos et le faux ciel de nuit qui nous englobait. Quelque chose m'empêchait de respirer, mais je me sentais serein, comme le kamikaze au moment de l'ultime saké.

Je me doutais déjà des grandes lignes de ce qu'on allait me proposer.

Et je savais déjà que j'allais accepter.

Monsieur Tchou était le seul homme de ma connaissance qui pourrait tenir ses promesses, c'est-à-dire me livrer un neurokit pirate " spécial-carte-à-neuropuce-et-hologramme-fractal ", vierge, en moins d'une semaine.

En retour, je devais me livrer à une savante opération d'intoxication d'une branche de la mafia russe, établie à Munich.

C'est la raison pour laquelle, en plus des petits CD noirs sur lesquels étaient écrites les lignes de code du logiciel, monsieur Tchou me fournit deux véritables cartes à neuropuce, vierges, avec le petit carré de l'hologramme encore inactif, couleur gris inox, ainsi qu'un gros truc qui ressemblait à un lecteur de cartes, mais muni d'un réseau de Fibroptic qui aboutissait à un petit standard à autocommutateurs, le tout connecté au neuroPc que Youri s'était procuré dans une boutique de Grand Tunnel.

D'après ce que je savais, cette opération d'intox était conduite depuis un moment, et par tout un service secret de monsieur Tchou.

Ce que je devais faire en premier lieu, c'était une fausse carte au nom de monsieur Alexandre Vassilievitch Zinovsky, résident à Prague. Sur un des petits CD à haute densité, j'avais toutes les infos nécessaires, jusqu'à la carte génétique de l'intéressé, que j'allais devoir installer surla neuropuce.

Ensuite, avec cette carte, le lecteur accouplé au standard, et un petit logiciel très pointu, je devais périodiquement donner des ordres de mouvements de fonds, à partir d'un compte dont j'avais tous les codes, sur différentes banques disséminées à travers le globe.

Plus important, ces ordres devaient donner l'impression d'avoir été lancés à partir d'une console standard, dans différentes villes du monde dont j'avais la liste, et selon des horaires ultra-précis. Genre le 14 août, 8 h 35 heure locale, de Tokyo, un ordre de virement pour la Mitsubishi Bank, à Bangkok. J'avais jusqu'à l'adresse des hôtels, et les numéros de téléphone des chambres à partir desquelles ces mouvements de fonds devaient être lancés.

Ce que je comprenais vaguement du puzzle dont je n'étais qu'une pièce aveugle, c'était que la Triade de monsieur Tchou voulait compromettre le dirigeant d'une des mafias russes installées en Europe de l'Est. Z'ont les reins solides dans le coin, les Russkofs. Et depuis un paquet de temps. En Allemagne et dans les pays slaves, ils font obstacle depuis longtemps aux efforts d'implantation des Triades.

Je me suis d'abord concentré sur la carte Zinovsky, question de timing, les opérations commençant dès le début du mois suivant. Ça m'a pris quatre bonnes semaines pour la programmer, cette putain de

carte. J'avais vraiment perdu la main, et j'ai failli foirer l'initialisation de la neuropuce, ce qui aurait compromis toute la suite. Je suis arrivé à sortir un hologramme décent dans la nuit qui précédait la première opération, programmée pour 6 heures du mat' et des poussières, en ce qui me concernait. L'était censé faire un virement de plusieurs millions de Nobels sur un compte brésilien, en nocturne, à partir de Montréal, le père Zinovsky.

Moi, j'ai pas dormi, du coup.

J'ai passé des semaines sous le neurocasque, à me dépatouiller avec les univers virtuels qui me permettaient de programmer la carte, le cerveau bombardé de molécules plus complexes les unes que les autres, afin de pouvoir voyager à l'intérieur des dimensions numériques de la neuropuce.

J'étais plus du tout habitué à ce rythme de dingue, et j'ai dû demander à une IA du réseau, spécialiste agréée en diagnostic médical, de télécharger dans le séquenceur de quoi fabriquer des antidotes, des molécules hautement oxygénées, des vitamines, de l'aspirine en doses industrielles, j'en passe.

Et j'ai réembrayé aussi sec sur la carte de la môme Dakota. J'avais pratiquement épuisé mon délai maximum.

Youri était pas content, pas content du tout. La môme Dakota commençait à piquer ses crises. Il avait pas envie qu'elle fasse sauter tout le réseau du Centre.

Un soir je lui ai dit que je devais passer, parce qu'il me fallait un échantillon de sang et de peau de la gamine, pour les rhésus, les tests anti-viraux et la carte génétique. J'attaquais le gros du boulot, je lui ai dit.

Je me rappelle pas avoir attendu sa réponse.

5 Nuit noire sur la conurb

Quand je suis arrivé au Centre, il n'y avait personne dans l'Agora. Je suis monté direct au dernier étage, où résidait Youri. Je l'ai trouvé assis sur le canapé de cuir noir qui trônait au milieu du salon de son immense appart biscornu, un capharnaüm indescriptible, véritable musée techno du XXe siècle, avec des tas d'ordinateurs de type Macintosh ou IBM à moitié ouverts, comme des machines en cours d'autopsie.

Il matait une cassette vidéo sur une antique télé analogique, aux couleurs déréglées.

Je me suis installé à côté de lui, à l'autre bout du divan, et on a d'abord regardé la cassette en silence. Je la connais bien, cette vidéo. Depuis que je connais Youri.

Il la regarde assez régulièrement, et je crois que c'est pour beaucoup dans sa folie toute spécifique, son côté " la mort de l'Occident, l'aveuglement des démocraties ", et tout ça…

Etrangement, cette cassette aussi est en rapport avec mon grand-dab.

Youri n'a jamais connu mon grand-père écrivain, il est arrivé en France après que celui-ci en fut parti, à la fin du XXe siècle.

Mais Youri a connu des amis que mon grand-dab avait laissés derrière lui, alors qu'il s'embarquait pour le Pacifique. Des amis avec lesquels Youri a sympathisé à l'époque des années noires.

Ce sont ces amis qui ont montré puis légué cette cassette à Youri, dans des conditions assez obscures.

Une antiquité, cette bande VHS de deux cent quarante minutes. Il s'agissait d'un montage, réalisé par ses soins, à partir des informations télévisées qui avaient couvert la guerre dans l'ex-Yougoslavie.

Le grand-dab prétendait que c'était pour conserver une mémoire alternative à celle qui ne manquerait pas d'emplir les livres d'histoire. Il était en effet persuadé que le XXIe siècle verrait le triomphe du " révisionnisme-en-direct ", parce qu'il en avait vu le prototype monstrueux s'élaborer devant ses yeux.

Evidemment, disait Youri, la question que posait ton grand-dab est d'une actualité toujours aussi brûlante: *Comment juger les criminels de guerre lorsqu'ils siègent au secrétariat de l'ONU?*

C'est la raison pour laquelle, un peu avant son départ, il avait procédé à ce montage, à partir de bandes dénichées ici ou là. C'est Youri qui m'avait expliqué ça, et lui-même le tenait des amis de mon aïeul.

Youri connaissait la bande par coeur. Chaque réplique d'homme politique, chaque mensonge officiel de l'ONU, les messages de

compassion, les shows humanitaires, les manipulations médiatiques successives (assimilation Bosniaques-musulmans, répétition systématique de l'adjectif " serbobosniaques " alors que les Serbes se définissaient justement comme non-bosniaques, jusqu'à l'extermination de tous les autres), les déballonnades continues devant le totalitarisme tchetnik, chaque épisode de la guerre était là. Jusqu'à la pantalonnade des " zones de sécurité ", à l'intérieur desquelles les soldats de l'ONU servirent de supplétifs aux troupes du général Mladic, durant la terrible campagne de nettoyage ethnique de l'été 1995. Les camps de concentration filmés par CNN, les témoignages sur les centres de viol, les visites-spectacles des grands chefs d'Etat occidentaux, entre deux bombardements, l'embargo décrété sur les armes…

Pire encore, la campagne de l'armée croate en Krajina y était présentée comme une réplique des nettoyages ethniques serbes, un peu comme si les troupes alliées libérant l'Europe avaient été traitées en retour de nazies!

Tout cela avait été conservé par le grand-dab, et par la précision de son montage on voyait effectivement en gros plan la nature du crime, et le visage des criminels, mais on voyait surtout le désastre se profiler à l'horizon. Mon grand-père, d'après Youri, fut convaincu à partir de ce moment que l'Europe allait terminer là sa longue histoire, et que l'*onuzisme*, selon ses termes, allait devenir la forme de gouvernement mondial du XXIe siècle. Il avait affirmé à l'époque que si les " onucrates " et leurs complices politiques, médiatiques ou autres, devenaient à leur tour des cibles humaines, il ne verserait pas une larme sur leur sort; mieux, sans doute sablerait-il le champagne, voire armerait lui-même le détonateur. D'après Youri, ça lui aurait valu quelques ennuis avec la justice et certaines belles âmes éditorialistes.

On était en pleine débâcle de l'ONU à Srebrenica quand Dakota est entrée dans la pièce. Je ne l'ai pas entendue venir. A un moment donné, elle était à côté de nous, c'est tout.

J'ai relevé les yeux dans sa direction tandis que Youri restait le regard rivé à l'écran.

– Bonsoir, elle a fait froidement. Youri m'a dit que vous vouliez examiner certaines parties de mon organisme?

Je n'ai pas osé lui dire auxquelles je pensais, et j'ai béni les dieux de la linguistique pour son français parfois approximatif. J'ai amorcé un sourire.

– Oui, j'ai apporté un petit Medikit, je vais avoir besoin d'un peu de votre sang et d'un échantillon de vos cellules de la couche cornée.

Elle continuait de me toiser, glaciale.

– Je présume qu'avec tout ça je peux espérer avoir la carte avant

la fin de l'année?

– Vous l'aurez à la fin du siècle si vous continuez comme ça… Tendez-moi plutôt votre bras…

Son poing s'est détendu à une telle vitesse que j'ai rien vu. Il est venu s'immobiliser à un centimètre de mon nez.

J'ai ouvert le Medikit en silence, et j'en ai extirpé les instruments.

C'est en faisant les prélèvements que j'ai remarqué un détail qui m'avait jusque-là échappé. Il y avait un truc bizarre sous son épiderme. Ça courait sur toute la longueur des membres et ça s'étoilait en réseau aux articulations. C'était extrêmement fin, et translucide. Sous le faible éclairage du Centre, de loin, ça se confondait avec la peau, comme des reflets, mais là, juste sous mon nez, ça ressemblait foutrement à de la micro-fibre optique.

– Z'êtes câblée sur quelle chaîne? j'ai fait, pas très intelligemment, en insérant la seringue dans la veine voisine du drôle de réseau.

– Si vous le saviez, vous rigoleriez moins, m'a-t-elle vertement répondu. Et faites gaffe où vous plantez votre truc.

J'aurais presque pu entendre le mot " connard " qui devait ponctuer sa phrase, en pensée.

J'ai poussé un soupir et j'ai appuyé sur la gâchette de la sonde.

Ça a fait un bruit sec, puis un sifflement pneumatique et la capsule s'est remplie de quelques millimètres cubes de sang frais.

J'ai fait de même avec la petite micro-machine qui s'est occupée de prélever quelques particules de l'épiderme.

Quand j'en ai eu terminé, j'ai tout rangé et j'ai relevé les yeux.

Fallait que je rétablisse le courant.

– J'ai déjà vu ce genre d'exosquelettes, enfin des modèles moins performants, des trucs de l'armée, pour les combats en apesanteur c'est ça?… C'est quoi qu'on vous a mis, de la neurofibre artificielle?

Ça a fait un bruit mat, j'ai eu un flash rouge-noir avec plein d'étoiles, et, en même temps, je ressentais une violente douleur sur l'arête du nez. Je suis resté sonné quelques secondes.

Quand j'ai rouvert les yeux, Dakota me regardait, les bras croisés, un petit rictus aux lèvres. Je n'avais même pas vu son bras bouger.

Je me tenais le pif, en hochant la tête, pendant que ça pissait le sang.

Youri me refila d'urgence un Kleenex-Recyclo.

– Bon dieu, Dakota, mais qu'est-ce qui t'as pris? répétait-il sans discontinuer.

– Il me demandait c'était quoi comme genre de matériel, alors je lui ai fait une démo, a-t-elle répliqué. J'en ai marre de ses airs de Monsieur-Je-Sais-Tout-Faites-Moi-Confiance, je lui fais pas confiance, et il sait que dalle…

– Merde, Dakota…

– Ça fait bientôt deux mois que j'attends cette foutue carte, et lui il se ramène simplement ce soir pour faire les prélèvements, et il croit que je vais lui faire des sourires?

Putain, là, la moutarde m'est montée au nez.

Je me suis redressé et j'ai fait face à la môme. Elle ressemblait à un animal sauvage, et je me disais de plus en plus nettement que je me verrais bien la dompter.

Mais elle était d'une beauté tellement éclatante que ça n'a fait qu'amplifier ma colère.

Mes colères à moi c'est jamais très long, ni très spectaculaire. Je joue plutôt dans le registre azote liquide que lave éruptive.

J'ai d'abord pensé à lui afficher le nombre de zéros que son histoire m'avait coûté jusque-là, mais elle aurait trouvé ça mesquin. J'aurais pu lui raconter les nuits d'enfer à programmer la carte Zinovsky, avant d'attaquer la sienne, mais je me suis douté que ça ne l'émeuvrait que moyennement.

Je reniflais un mélange de morve et de sang, ça me dégoulinait jusque dans la bouche.

Je sais pas, l'idée m'est venue tout à coup, et en fait c'était pas une idée, juste une conclusion logique, mon cerveau l'a assimilée à une telle vitesse que je crois pouvoir dire maintenant qu'il y était préparé.

Ses yeux ont marqué un étonnement à peine réprobateur.

La beigne lui est arrivée pile poil au coin de la mâchoire. J'y suis allé sans complexe. Ça l'a sonnée et elle a vacillé sur le côté, mais s'est rétablie aussitôt, comme un tube de caoutchouc.

– Vous n'auriez jamais dû faire ça, qu'elle m' a lâché, menaçante, et je me suis dit " ça y est mec, maintenant tu vas morfler pour de bon ".

– C'est une certitude absolue, en effet, elle a lâché, entre ses dents.

– Quoi? j' ai fait.

– Vous allez morfler.

Y avait comme un arc électrique invisible entre nous.

Je m'attendais à une dérouillée sévère, me doutant que son réseau neuromusculaire artificiel lui avait pas été greffé pour qu'elle chante des berceuses. Et l'Ecole de l'ONU, ça devait cacher une agence illégale liée au Pentagone, pour entraîner les mômes comme elle à devenir de bons petits soldats d' élite…

Puis j'ai tilté.

Comment qu'elle avait fait pour savoir que j'avais pensé que j'allais morfl…

Nos yeux étaient rivés comme les modules de connexion entre deux stations, rien n'aurait pu les dessouder, même pas, j'en suis sûr,

l'explosion d'une bombe atomique sur la ville voisine.

Ça a fait comme une boucle neurofractale, quand vous vous retrouvez piégé dans un univer-gigogne. En même temps que je comprenais, je voyais son propre regard s'éclairer en retour, et évidemment je comprenais ça d'autant mieux que j'étais en train de piger, et qu'elle s'en rendait compte, etc.

J'ai senti une grosse boule de granit descendre mon oesophage. L'univers entier en était réduit à cette paire d'yeux.

J'ai essayé de ralentir mon rythme cardiaque, et je me suis demandé comment interrompre la suée qui me dégoulinait de partout.

Je me suis concentré pour faire de mon esprit un tableau blanc, et j'ai énoncé mentalement;

" Vous êtes télépathe? "

Bam!

Un choc, énorme. Le voile noir. Je suis tombé en arrière dans une nuée d'étoiles rouges, et avec la sensation que quelqu'un venait de me lâcher un train de marchandises sur le coin de la gueule.

Il me semblait me souvenir qu'elle avait accompli une rotation complète sur elle-même avant de détendre son pied. J'avais rien pu faire.

Après, j'sais plus.

Lorsque je me suis réveillé, j'avais la tête soutenue par Youri, c'était flou.

J'ai mis une bonne minute pour voir net. Elle se tenait derrière Youri. Quand j'ai pu discerner son expression, j'y ai vu un mélange de gêne et d'assurance de son bon droit, du genre: vraiment désolé, mais vous l'avez bien cherché.

Sans que rien ne soit dit.

J'ai laissé retomber ma tête en arrière et je me suis marré, " Putain, vous avez le don de faire tomber des pianos du ciel, vous venez de Toon-Ville, c'est ça? ", j'ai pensé très fort.

Il y a eu de longues secondes de latence. Il subsistait comme une lumière d'orage dans ses yeux. Mais toute sa structure s'est détendue.

" J'ai dosé le coup juste assez pour vous sonner, j'aurais pu vous fracasser la mâchoire… "

Ça m'a foudroyé, cette simple phrase.

Je l'ai " entendue ", clairement énoncée par mon cerveau, mais sans que ma volonté y soit pour quelque chose. C'était même pas ma voix intérieure habituelle, c'était féminin, et, surtout, le message fut accompagné d'une symphonie de molécules. Une montée émotionnelle, à la limite de la transe, je pouvais pratiquement reconnaître certaines substances neurochimiques auxquelles j'étais habitué. Ça ressemblait pas un peu au quasar XPress? Ou à ce truc, là, l'hyperplane?

“ Si vous parlez de l’alpha 9-logo-métaendorphine, alors oui, c’est ça.

– Je connais pas cette molécule, j’ai répondu mentalement.

– C’est normal, a fait la voix à l’intérieur de ma tête, il n’y a que nous qui savons la synthétiser. ”

Fizz! jets de molécules.

J’arrivais à réfléchir, l’habitude des drogues, mais pour la première fois de ma vie je savais que je faisais ça sans l’intimité de ma boîte crânienne.

“ Vous manipulez à distance mes centres neuroverbaux grâce à la synthèse de molécules spéciales qui permettent la neuroconnexion entre nos deux consciences, c’est un truc comme ça? ” j’ai énoncé, mentalement.

Elle s’est marrée, à haute voix, ce qui a surpris Youri, qui suivait notre manège statique avec perplexité.

“ Non ”, elle m’ a répondu, toujours en mode psy. “ C’est beaucoup plus complexe que ça, mais vous, vous pouvez le formuler comme ça, c’est une réalité qui vous est accessible… ” Je la quittais pas des yeux, et j’arrivais avec une étonnante facilité à me faire à l’idée.

Ça y est, je me disais, le successeur de l’Homo sapiens est arrivé.

Il était temps, aurait dit le grand-dab.

Je me suis redressé sur mes cannes, je me suis frotté la mâchoire endolorie et j’ai demandé à Youri ce qu’il y avait de prévu au dîner, fallait sortir le champ’. Youri m’a demandé si j’étais pas devenu dingo.

Il a fallu plusieurs jours au neuroPC pour séquencer la carte génétique de Dakota, à partir des prélèvements de peau. Les tests antiviraux et les rhésus sanguins n’avaient pris que quelques dizaines de minutes.

Moi, il m’a fallu presque quinze jours pour implanter correctement cette carte sur la neuropuce personnalisée de Dakota. Je compte là-dedans le temps nécessaire à la confection de l’hologramme de son ADN et du sigle de l’ONU, selon les normes précises contenus dans l’aide-mémoire du neurokit-pirate.

Mais j’avais doublé ma cadence, j’étais pratiquement revenu au potentiel de quinze ans auparavant.

J’étais pas peu fier de moi en me pointant au centre moins de deux semaines après ma dernière visite.

*

Quand je lui ai remis la carte, j'ai essayé de la jouer cool, la ramène pas et explique lui juste le truc, je me disais.

– Alors voilà, je lui ai lâché d'une traite, ceci est une authentique carte de crédit-identité agréée par l'ONU. C'est votre séquence génétique qui est dessus, mais vous vous appelez maintenant Ronette Angel Duncan et vous êtes de nationalité américaine, c'est aléatoire, c'est le programme qui décide en fonction des identités qui sont pas trop grillées… Ce que je veux dire, c'est qu'il existe une véritable Ronette Duncan, née la même année que vous, et dont vous endossez l'identité. Le seul détail, c'est que cette Ronette est morte à l'âge de trois ans dans un accident de voiture en Birmanie, à l'époque où les cartes à neuropuce n'existaient pas. Le seul moyen de vous faire piquer, c'est que les flics vous aient déjà coincée pour autre chose, et qu'ils enquêtent à fond. Votre carte génétique est impec', l'holo-Onu est nickel. Ce qui peut vous arriver de pire, c'est que quelqu'un s'appelant Dakota Novotny-Burroughs et possédant une carte génétique analogue à la votre se mette à l'utiliser: là, la fraude serait détectée par les neuromatrices de l'ONU…

– OK, elle a fait, Ronette Duncan. Bon, je vous dois combien?

J'ai pas pu m'empêcher de sourire, mais j'ai vu que ça déclenchait des ondes passablement négatives.

Je suis repassé sur le mode privé-sérieux-cool-et-hyper-pro.

– Si vous voulez savoir, ça devrait monter aux alentours de cent mille Unollars. Vous connaissez? Ces petites coupures bleu et blanc, avec le portrait des prix Nobel dessus…

Elle semblait réfléchir à toute vitesse et elle se mordillait la lèvre inférieure, comme si elle était ennuyée par la tournure des événements.

– Ecoutez, j'ai fait, tout a été réglé entre Youri et moi, on a convenu que vous ne nous deviez rien et me demandez pas pourquoi, je serais pas foutu de vous répondre.

J'ai eu le temps d'ébaucher en pensée toutes les raisons peu avouables qui nous faisaient agir ainsi, surtout moi, avant de couper court brutalement. Je la fixais, avec un regard qui devait en dire long.

Elle m'a observé, un peu intriguée, puis elle a éclaté de rire,

Mon rythme cardiaque s'est de nouveau emballé, je faisais des efforts considérables pour endiguer la vague d'émotion et n'en rien laisser paraître.

On était chez Youri, qui bossait à l' autre bout de la pièce, sur son antique neuroPC de cinq ans d'âge.

Elle et moi à chaque bout du canapé, c'était tout juste l'armistice et je le sentais bien.

– Je vous demande rien en échange, rassurez-vous.

– Vous ne l'obtiendriez pas. Je vous rembourserais, je ferais

parvenir l'argent par Youri.

J'ai esquissé un pâle sourire. Ce genre de mensonges inconscients de jeune fugueur, j'en connais un rayon, ça a été ma spécialité quand j'avais son âge ou à peu près. On le fait même pas exprès, c'est juste " la situation " dans laquelle on se met qui nous empêche de tenir nos promesses, le pire c'est que c'est vrai.

– Laissez tomber, Dakota, j'ai fait, le seul truc que je pourrais décemment vous demander…

Je me suis arrêté face au mur, j'irais, j'irais pas? J'ai vu que mes délibérations intérieures ne la laissaient pas indifférente, alors j'y suis allé.

– Primo, me prenez plus pour un punching-ball, j'suis bien meilleur en nounours, deuxio, ne me prenez plus pour un connard prétentieux même si j'en ai les apparences, c'est plus fort que moi, j'ai tout le temps raison, vous verrez, tertio, acceptez de boire un verre quelque part avec moi.

Autant y aller franco, je m'étais dit.

J'ai vu que ça déclenchait une réaction intéressée.

– Où ça?

– N'importe où. Vous avez votre carte, vous pouvez aller où vous voulez, à la cité-Musée, à Chinatown… Ça vous dit?

– Où ça? elle a répété, pour me faire comprendre qu'elle voulait un endroit précis.

J'ai réfléchi une demi-seconde.

– Ben… je connais un bar sur Grand Tunnel où on vend de l'alcool et…

– D'accord, elle a fait. Allons-y.

Grand Tunnel, c'est une vaste zone au bord du fleuve, qui s'étend le long d'un tronçon de l'A 86. Ce tronçon ne fut jamais achevé, et lors de la guerre civile il fut soumis à des bombardements d'artillerie. Le tunnel couvrait plus d'un kilomètre et demi de sa longueur et abritait le grand cyberbazar de la ceinture sud.

Les trous causés par les obus avaient été comblés par de la toile parachute, ou par cette sorte de vinyle que les techniciens électronucléaires utilisent pour ériger des sas mobiles dans les coursives irradiées. Au-dessus de sa partie ouest, une dalle de béton servait de fondation à quelques immeubles désaffectés où s'étaient ouverts nombre de bars clandestins. On est allé chez Random. On a bu des bières toute la nuit, de la bonne mexicaine alcoolisée de contrebande, en écoutant des vieilleries du début du siècle.

Je lui ai fait part de ce que Youri m'avait raconté, et je lui ai demandé de me décrire la vie en orbite, sur la Lune, ou dans les stations de l'Anneau-Cité orbital. En retour, elle m'a demandé de lui faire un tableau de la vie ici, sur Terre.

J'avais pas mal picolé et je me suis à peine rendu compte que je lui racontais ma vie. J'ai senti que le contact s'établissait, mais à un moment donné je me suis senti ridicule, sûr qu'elle devait savoir tout ça, si ça se trouve elle était déjà câblée sur des souvenirs inaccessibles à ma conscience…

Cet éclair de parano l'a juste fait rire. Elle m'a alors expliqué comment ça fonctionnait vraiment. Il fallait des années d'entraînement pour contrôler correctement les neurogiciels du cerveau, synthétiser les molécules métacorticales et apprivoiser les phénomènes quantiques que ses pouvoirs mettaient en oeuvre. Sonder en profondeur un esprit humain, ou contrôler ses centres de la conscience demandaient une énergie et une maîtrise hors du commun. Ce n'était pas le tout d'avoir des pouvoirs, encore fallait-il savoir les utiliser, ce qui était valable pour tous les humains, au demeurant. Dakota comparait ça à un art martial; d'ailleurs leur entraînement de base, dans la station militaire, était fondé sur des techniques de yoga et de kung-fu. La maîtrise " psionique " ne pouvait s'établir que sur un parfait contrôle neuro-musculaire.

J'avais pu m'en rendre compte de près.

En moi jaillissaient des images dignes de mangas héroïco-érotiques, Dakota en jeune ninja drapée de noir, combi-latex et optiques à amplification de lumière, comme des disques obscurs sur ses yeux, accomplissant une danse de mort en apesanteur dans les vastes cylindres d'entraînement, bourrés de pièges et d'électronique. Avec des flashs nettement plus pornographiques que mon cerveau tentait de réfréner, du mieux qu'il pouvait.

Je me souviens plus trop de la route du retour, mais je sais qu'on s'est retrouvés chez moi. Après, c'est marrant, ça s'est enchaîné avec la fluidité d'un film éthylique.

Je me suis retrouvé près d'elle. Il faisait chaud, la clim marchait toujours aussi mal, un film de sueur cristallin recouvrait son visage. J'aurais voulu boire toute cette rosée.

Je savais pertinemment que mes vibrations les plus intimes, mes battements de coeur, jusqu'à la chimie particulière qui devait s'évaporer par tous mes pores, tout cela devait s'afficher aussi clairement qu'une diode sur une montre-TV, pour elle.

Je m'en foutais à un point pas croyable. Après, je n'ai plus que des bribes de conversations éclatées et les points culminants de l'expérience:

– Et là, c'est vos pouvoirs encore?

– Qu'est-ce que vous voulez dire?

– C'est avec un de vos neurovirus que vous m' avez hypnotisé?

Elle s'est approchée de moi. On aurait pu glisser une feuille d'imprimante entre nos deux visages.

– Non, elle a fait, en me projetant son souffle dans les naseaux. Là, j'envoie la dose normale de phéromones.

Nos lèvres se sont collées, et elle m'a aspiré.

J'sais plus trop comment décrire ça, après. C'est un carrousel de chair, d'ombres et de lumière, de courbes surprenantes qui s'offraient, d'ouvertures humides, de cheveux collés par la sueur, avec une langue étrange comme bande-son, souffles, cris et chuchotements. Je me souviens pas que nous ayons respecté le protocole antiviral, je connaissais sa carte métabolique par coeur, et je me doutais qu'elle avait pu lire en moi le fait que je n'étais porteur d'aucun virus problématique.

On a baisé pendant des heures et, à un moment donné, on s'est retrouvés allongés côte à côte, épuisés par la joute. On a commencé à causer, de tout et de rien, dans la pénombre électrifiée par les lumières de l'avenue.

J'sais plus trop comment on en est venus là, mais je lui ai demandé de me préciser quelques points concernant sa neurochimie intime, on se refait pas.

Elle m'a d'abord expliqué que son cerveau possédait quelques petites circonvolutions supplémentaires dans le néo-cortex. C'était cette couche cérébrale qui contenait les programmes spéciaux activant les pouvoirs " psioniques ".

Après, elle m'a expliqué un truc que les toubibs de la station avaient découvert. La mutation génétique nécessaire à la naissance de ces pouvoirs nouveaux aurait dû être le fait de parents eux-mêmes nés dans l'espace, c'est-à-dire que le " méta-cortex " dont elle était dotée n'aurait dû logiquement apparaître qu'à partir de la seconde génération.

– Comment qu'ça se fait?…

Elle s'est marrée, d'un rire désespéré.

– C'est comme ça… Nous sommes des signes, des messages… Mais si ça se trouve il vous faudra attendre mille générations de l'espace pour que des êtres comme nous réapparaissent. Nous sommes là pour vous montrer le long chemin qu'il reste à parcourir.

– Mille générations?

J'avais pas le temps d' attendre.

Elle a ri, de nouveau.

– Flippez pas, HG, je plaisantais… En fait, il y aura sûrement quelques individus comme nous à chaque génération… Peut-être même qu'ils seront plus avancés, et ceux des prochaines encore plus, et ainsi de suite… Nous sommes sûrement le début de quelque chose, mais je sais que notre existence est fragile, trois mâles, quatre femelles. Avec des conditions de vie qui ne stimulaient pas la reproduction de l'espèce, si vous voyez ce que je veux dire.

Pour l'instant ce que je voyais était autrement indicible, mais j'ai fait l'effort de continuer la conversation, malgré les images de reproduction biologique qui voulaient absolument prendre racine dans mon cerveau.

– Vous viviez tous les sept dans la station de recherches?

– Oui… (elle a arqué un petit sourire) mais la discipline était très stricte, beaucoup de cours, physique théorique, biologie, neurosciences, astronomie, plus l'entraînement physique quotidien, avec ça (elle m'a montré le réseau greffé sous la peau, la bande translucide qui luisait le long de ses membres, comme un drôle de tatouage remontant à la naissance)… Et puis, de toute façon, même sans ça, sans la discipline… ça n'aurait pas changé grand-chose!

– Quoi, qu'est-ce qui n'aurait pas changé?

– Ça n'aurait rien changé… C'est ça le truc, c'est ce que dit McCoy Alvarez…

– McCoy Alvarez?

– Un des mômes du centre, comme moi… Il dit que nous ne pouvons pas évoluer en clade, que nous…

– En quoi?

– En clade, en sous-groupe de l'espèce qui évoluerait vers sa propre spécificité… Nous ne pouvons pas selon McCoy… C'est écrit dans notre programme génétique… Tu piges, HG?

Je pigeais que dalle.

Elle a poussé un soupir. Je me sentais comme le con de Terrien devant l'intelligence supérieure.

– Nous ne pouvons pas nous séparer de l'espèce humaine, tu comprends mieux?

– Non, désolé.

Elle a poussé un deuxième soupir, encore plus long.

– Nous sommes stériles.

Je l'ai regardée, intensément.

– Stériles?

– Oui, entre nous… Les femmes ne peuvent être fécondées que par des humains de la Terre, et c'est réciproque pour les garçons, évidemment.

C'est à ce moment-là que tout a basculé pour de bon. Que j'ai compris.

Je voyais ses deux yeux vert or dans la pénombre, comme deux fenêtres remplies d'une vie sauvage qui ne demandait qu'à envahir nos pièces confinées.

Je savais pertinemment que je venais de la mettre enceinte.

Je me suis réveillé le lendemain après-midi, à moitié à poil sur le canapé, avec l'impression d'avoir passé la nuit dans une centrifugeuse. Elle était plus là. Y'avait même pas un mot. Je me suis demandé si

j'avais pas vécu un rêve.

Le soir même j'étais de retour au Centre.

Quand je suis arrivé chez Youri, elle était pas là et le Russkof était passablement inquiet.

– Qu'est-ce qu'y a? je lui ai demandé. Tas eu la visite du fisc?

– Ah! me fais pas marrer, c'est sérieux ce coup-là… Où c'est que vous étiez hier soir?

– Hé! Oh! j'ai fait, pas d'embrouille, je l'ai ramenée jusqu'ici, je me souviens de pratiquement tout en détail.

Youri s'est froidement marré devant le pitoyable mensonge.

Plus tard, on devait en être à la sixième bière, Youri s'est allumé un stick de la sinsemilla locale et il l'a fait tourner, le diabolique.

Il s'est déclenché presque aussitôt.

Le long fleuve verbal de ses digressions philosophico-scientifiques a creusé la nuit, pendant qu'on observait la vallée, assis sur les fauteuils déglingués de la terrasse.

– Tu vois le truc? me faisait Youri, tout excité. C'est comme pour le cyberspace et sa rencontre avec les neurotechnologies, au début du siècle. Les neuronexions entre cerveaux humains et artificiels sont désormais banales. Nous conversons avec des intelligences artificielles, avec des clones informatiques, et quand tu naviguais dans les couches cachées du Net tu savais que tu manipulais des dollars purement numériques, même si avec tes logiciels et les drogues tu arrivais à imager ça comme un jeu vidéo à ton échelle…

– Où qu'tu veux en venir, Youri? Me refais pas l'historique du Neuro Net à chaque fois que t'as un truc à me dire, je t'en supplie.

– Pour elle c'est pareil, qu'il m'a soufflé, les yeux pleins d'un éclat fasciné, sauf que c'est dans le réel. Tu piges? Les projections de ses pensées ne prennent pas seulement corps dans le cyberspace… Elles se matérialisent directement dans le continuum, sans médiation quelconque…

Je regardais Youri comme s'il venait de descendre d'une soucoupe volante.

– Attends, redis-moi ça, s'il te plaît?

– Je vais te le redire, en plus précis encore: les labos orbitaux de l'ONU lui ont appris à synthétiser des molécules hyper-dangereuses, des armes de combat, mon petit père, la première génération des armes psychiques et neuro-informationnelles. Si elle veut, elle peut prendre le contrôle de centaines d'esprits humains, et d'autant de neutomatrices, et de milliers de petits ordis traditionnels ou de postes de télévision, ou de consoles bancaires, ou de postes de pilotage de navettes, d'avions, de centrales nucléaires, tu vois le topo? Elle peut générer de véritables hallucinations globales. Mieux que du réel. Des illusions qui se déploient dans les cerveaux humains en même temps

qu'à l'intérieur des réseaux d'informations, pour elle tout ça c'est la même chose, tu vois?

Je voyais parfaitement.

– J'la connais pas des masses cette gosse, il a continué, mais je crois qu'elle est sur le fil du rasoir, tu me suis?

J'ai dit " oui " très fort en pensée, tout en sachant que ça n'aurait aucun effet. De toute façon rien ne pouvait arrêter Youri, surtout dans cet état-là.

– Elle est hyper-brillante, mais c'est une révoltée. Comme toi, et moi, au même âge. Elle déteste l'establishment qui vient de lui faire perdre cinq précieuses années de sa jeunesse, et je crois qu' elle est prête à tout pour conserver la liberté qu'elle vient d'acquérir…

– Ecoute, tu savais où t'allais, non? Tu m'as demandé de lui craquer une carte, alors je lui ai craqué sa putain de carte…

– Je t'ai rien demandé du tout, c'est elle qui l'a fait.

– Tu fais chier, Youri.

– C'est la stricte vérité. Mais merde, on s'en fout. le problème, t'imagines bien, c'est qu'on est pas dans une connerie genre Super Jaimie (une référence à un feuilleton télé du XXe siècle, le genre de trucs que Youri affectionne). Cette fille vaut vraiment six milliards de dollars et des bananes… Et les types qui ont investi ce pognon, ben, y sont prêts à tout pour la récupérer. A tout.

J'ai réfléchi à tout berzingue.

– Elle t'a dit quelque chose à ce sujet?

– Ecoute ça: durant les cinq années qu'elle a passé en orbite, les types du labo ont mis au point tout un tas de techniques et de matériels antipsy, elle dit que ça a un rapport avec les champs magnétiques et les phénomènes quantiques générés par le cerveau… Mais c'est réciproque. Elle sait qu'ils sont déjà sur sa piste… Elle les sent…

– Tu crois que c'est pour ça qu'elle s'est barrée d'ici? j'ai stupidement demandé.

Youri n'a rien répondu.

C'était l'évidence.

– Dis-moi, j'ai embrayé, tu sais depuis quand?.

– J'sais quoi?

– Arrête de déconner. Ses trucs de télépathe.

Un silence. Au loin, la tache orange d'un hypersonique crevait les couches denses de l'atmosphère.

– J't'ai dit que j'ai connu son pater y'a trente ans, avec Grunz, quand il travaillait au CERN… On s' est revus assez souvent ensuite, après la guerre civile, il était revenu avec un programme de coopération, puis il est reparti aux USA, puis en orbite…

– Ouais, et alors?

– Alors, Grunz, moi, et les parents de Dakota, plus les types du centre spatial de l'ONU, et toi maintenant, on est les seuls à savoir.

– Depuis quand, Youri?

– Un peu avant qu'elle arrive, y'a trois-quat'mois maintenant. Orville Burroughs nous a fait un topo, à Grunz et à moi, il nous a dit que lui et sa femme avaient reçu un message de leur fille…

– Un message psy?

– Ouais… dans un rêve… Elle leur disait qu'elle allait bientôt quitter la station de recherches et qu'elle se rendrait sur Terre… Dans leur " rêve ", les parents de Dakota lui ont conseillé d'aller chez Grunz et, à leur réveil, ils nous ont appelés et ils nous ont raconté l'histoire… Un peu plus tard, Grunz et moi on a été " contactés " par Dakota… Les parents voulaient pas se déplacer eux-mêmes, ils étaient surveillés. Ils nous ont fait confiance, tu piges? Je suis responsable d'elle, maintenant.

– Putain, j'ai craché en secouant la tête, c'est vraiment trop dingue.

– C'est vrai, a lâché Youri, rêveur, c'est vraiment dingue, j'le reconnais…

J'ai dormi au Centre cette nuit-là, sur un sofa de l'appart de Youri, face à la terrasse qui surplombait la vallée. Je me suis profondément endormi vers deux-trois heures du matin.

Evidemment, j'ai fait un rêve.

Et, évidemment, c'était un rêve de Dakota.

Le train roulait dans un paysage obscur. Le wagon baignait dans une lumière jaune et les fenêtres étaient noires.

C'était un wagon vieux d'un siècle, style Orient-Express, avec des banquettes de cuir et des boiseries.

Le wagon était désert, jusqu'à ce qu'apparaisse une femme en robe noire des années 30, à l'autre bout.

Je l'ai immédiatement reconnue.

Je me suis assis en face d'elle et j'ai pu observer une coiffe et une voilette à la mode des films noirs du XXe siècle, *La Veuve de l'Orchidée*, ou *Shanghaï Express*…

– C'est un de mes neuro-univers préférés, un des plus réussis.

J'ai acquiescé, après un coup d'oeil appréciateur auluxueux mobilier roulant.

– J'vous fais venir ici pour vous prévenir.

– Me prévenir de quoi?

– Ils sont sur ma piste.

– Qui ça, les types de l'ONU?

– Oui… enfin… L'équipe spéciale de l'UCHRO…

– UCHRO? Jamais entendu parler. J'en connais pourtant un rayon…

– Bouclez-la, vous ne connaissez rien… UCHRO, c'est Unknown Cortex Human Ressources Organization, c'est un département ultra-secret, ils l'ont mis en place exprès pour nous…

– Qui, nous?

– Nous, les autres comme moi…Bon, écoutez, leur escadron de pisteurs a remonté ma trace jusqu'à Munich, ce qui veut dire qu'ils sont déjà à Grenoble… J'ai contacté Grunz pour lui dire de quitter la ville, et je vais vous conseiller d'en faire autant.

– Paniquez pas, je suis un grand gars…

Là, elle s'est violemment empourprée.

– Fermez-la! Et ouvrez grandes vos antennes: ils viendront sûrement fouiner par ici et ces gars-là sont des sérieux, formés par les meilleurs services spéciaux de la planète, ou le Space Corps des Marines. Ils sont dotés d'armes anti-psy qui sont également très efficaces contre les humains, alors j'ai dû prendre des mesures… draconiennes.

– Qu'est-ce que vous voulez dire?

– Vous vous en rendrez compte en vous réveillant… Dans quelques secondes, je vais disparaître. Puis le wagon suivra, et vous vous réveillerez, dans deux ou trois heures… Je peux aussi vous dire que ce sera une fille…

– Dakota, attendez… j'ai fait, dans un élan instinctif.

– Non, j'use de l'énergie inutilement, je dois interrompre la communication.

Merci pour l'énergie inutile, j'ai pensé, piqué au vif, avant que tout ne s'éteigne dans l'ordre qu'elle avait annoncé.

Lorsque je me suis réveillé, il faisait encore nuit. Une nuit noire.

Tellement noire que je n'y voyais plus rien dans le recoin où je me trouvais. J'ai trouvé ça bizarre, parce que ça fait des décennies que je connais les nuits boréales électriques de la conurb.

Je me suis levé et j'ai marché jusqu'à la baie vitrée qui s'ouvrait sur la terrasse.

J'avais jamais vu ça de ma vie. Même lors de la guerre civile, alors que j'avais dix ans, les parties en présence avaient essayé de conserver intactes les centrales énergétiques.

La nuit était noire et elle s'étendait de toutes parts.

Plus d'éclairage urbain, plus de feux, plus d'écrans publicitaires géants, plus de lumières dans les appartements, à des kilomètres à la ronde. Plus rien. Même les bulbes lumineux du centre politico-financier de Marne-la-Vallée avaient disparu.

Pour la première fois de mon existence, je pouvais discerner le ciel de nuit au-dessus de la Ceinture, sans les interférences du dôme d'énergie dégagé par la ville.

Les étoiles brillaient comme une réplique cosmique de la conurb

disparue. Je pensais à monsieur Tchou, et je me disais que son ciel nocturne façon manga devait lui sembler bien inutile maintenant.

J'ai entendu du bruit derrière moi et j'ai vu Youri qui rappliquait.

– T'as vu? il a fait.

– Y'a plus rien à voir, c'est ça qu'est drôle.

– Connard. Merde, pourquoi qu'elle a fait ça?

Je me suis tourné vers lui.

" Qu'est-ce qui lui prend? Il fait semblant de pas savoir?… "

– A ton avis? Tu penses que c'est juste parce que le programme de télé lui plaisait pas?

– Arrête de déconner…

– Arrête de déconner, toi. Elle t'a contacté, oui ou merde?

– Contacté? Qui ça? Dakota?

– Non, Mickey Mouse. T'as pas reçu un message-rêve cette nuit?

– Non.

– Bon, ben, moi oui. Elle m'a dit que les pisteurs d'un service secret de l'ONU sont sur sa trace, elle a dû foutre le bordel dans tout le réseau régional pour qu'ils la lâchent… Putain, j'ai jamais vu ça.

– Merde! merde! merde! répétait Youri.

Quel souk, j'ai pensé, avec une joie féroce.

Je savais pas si je la reverrais un jour, ni comment, j'étais certain qu'elle allait devoir passer un bon moment planquée quelque part, ou en cavale d'un bout à l'autre de la planète, avec une carte d'identité et un môme de ma conception. Une arme vivante au coeur du système. C'était tellement dingue, tellement énorme, que j'ai plus su quoi dire.

Je me doutais que j'aurais des nouvelles, un jour ou l'autre.

Me suffirait de détecter quelques catastrophes bizarres dans les colonnes des journaux.

Je savais aussi qu'un de ces quatre je ferais un rêve, et qu'elles seraient deux, sur la banquette de l'Orient-Express.

L'aube s'est levée sur la conurb.

J'ai souhaité bienvenue sur Terre à Dakota Novotny-Burroughs et à notre enfant.

Puis j'ai demandé à Youri s'il restait pas une bière dans le frigo.

6 Sub-Commandante Zero

Le mois de septembre s'est achevé et la mousson d'automne est arrivée. Le ciel est devenu vert-de-gris au-dessus de la conurb. Couleur gaz de combat. Il flottait sans discontinuer, de cette bonne pluie acide qui fait s'affolerles éco-bornes, et vous fait espérer un peu de vitriol dans la journée.

La pluie, c'est à peine si je me rendais compte qu'elle tombait, pourtant c'était comme si on se trouvait pile au milieu de la cuvette des chiottes où Dieu libérait sa vessie, comme disait Youri.

Je passais toutes mes journées les yeux rivés à l'écran, ou sous le neurocasque. Je m'abrutissais de boulot, je ramassais toutes les affaires pourries dont personne ne voulait. J'avais même fini par me brancher sur l'affaire du Trépaneur du Fleuve, et quand je passais pas mes nuits dans les bars de Grand Tunnel, je les fusillais à compulser tous les rapports de type Vicap enregistrés depuis dix-quinze ans dans les bases de données de l'EuroPol.

C'est pas que ça me passionnait, ces longs formulaires tous à l'identique, avec les mêmes cases, les mêmes listes morbides répétées sur les seize pages standards. C'était juste assez horrible pour me tenir en éveil, éloigner les nuages de la dépression, et effacer fugitivement l'image de la fille tombée du ciel, un soir d'été, dix mille siècles auparavant.

J'ai relevé plus de deux cents disparitions suspectes s'étant déroulées sur le territoire de la ceinture sud, durant ce laps de temps. J'ai épluché personnellement pas loin de cinq cents rapports (sur les trois mille pistés par la neuromatrice) faisant état de crimes violents non élucidés sur tout le territoire eurofédéral, de l'Irlande à la Vistule, du cercle arctique à Gibraltar. Mais je n'ai rien trouvé correspondant de près ou de loin au *modus operandi* de notre ami le Faiseur-de-trous-dans-le-crâne.

A force, sans m'en rendre compte, je me suis mis à collectionner des résultats notables par ailleurs. J'ai réussi à neutraliser la tentative d'implantation d'un virus mafieux dans le réseau interne du Fonds McKenzie. Puis j'ai mené une brillante intrusion dans le cerveau scientifique du centre de recherches Kodak-Fuji, mettant en lumière les carences de leurs systèmes de sécurité.

Lorsque j'étais cyber-pirate, avant de me retrouver au trou, j'avais appelé ma première neuromatrice Sub-Commandante Zero. Toutes mes IA personnelles se sont appelées ainsi par la suite. Evidemment, tout comme moi, les diverses générations de Sub-Commandante Zero se servent d'une panoplie de fausses identités pour communiquer avec l'extérieur. Je suis le seul, et je dis bien le seul, à connaître l'identité

de mes neuromatrices. Je suis toujours parvenu à les détruire (où à ce qu'elles s'auto-effacent suffisamment) avant que les condés ne mettent la main dessus.

Selon la Constitution eurofédérale, je suis pas obligé de le dire, c'est protégé par un des amendements sur les libertés individuelles, mais aujourd'hui, une info comme celle-là vaut plus un kopek.

Le message est venu s'afficher à la périphérie de ma vision. Il avait directement sur mon nerf optique, via le réseau interne ultra-protégé d'Oshiro lnternational. Ça disait juste:

ALORS TU T'INTÉRESSES A MOI, PETIT FILS DE PUTE?

Une fraction de seconde plus tard, un virus hautement destructeur pénétrait mes défenses, grillait les circuits de sécurité de la neuromatrice et du casque, et m'envoyait une giclée de neurotransmetteurs vachards qui me firent perdre conscience, dans une gerbe de douleur et de lumières sauvages, juste avant le black-out.

Quand je me suis réveillé il faisait presque nuit. Ça tombait comme un tir de barrage, la pluie grondait de toutes parts, la Ceinture tout entière avait disparue, avalée par la nuée.

La neurotoxine m'avait sacrément dérouillé, j'étais nauséeux, le teint jaunâtre, je devais me taper une hépatite. Je l'ai combattue en me préparant un repas luxueux à en vomir.

Je connais assez bien le type de saloperie qu'on m'avait injecté, un truc vicieux, et très addictif, le dérivé viral d'une métamorphine russe diabolique qu'on surnommait *Tchernovik* à mon époque. Votre organisme finit généralement par vous la confectionner en dose industrielle, et vous crevez d'une cirrhose, ou d'une hépatite magnum.

Ce que je comprenais absolument pas, c'était comment le mec avait fait pour tromper Sub-Commandante Zero, et surtout en employant, même une micro-seconde, le réseau interne d'Oshiro.

Dans la tradition cyber-pirate, le meilleur antidote contre un *Tchernovik* réside en quelques termes simples: *vous devez urgemment vous accrocher à autre chose*.

Je me suis donc fait à bouffer, j'ai tourné en rond, j'ai bu un coup de vodka sibérienne de contrebande, à taux d'alcool illicite, dépassant de trente bons degrés la norme légale. J'ai maté la mousson qui enveloppait la cité, puis j'ai retrouvé un vieux kit dans mon bordel, un neurokit qui permettait de produire du THC en abondance, avec un simple séquenceur de molécules comme le mien. Une heure plus tard, le séquenceur me fournissait ma commande: un long ruban de cellulose fumable, imprégnée à 25 % de THC. Du détonant.

J'ai découpé le ruban en petites tiges que j'ai rigidifiées avec une colle biologique neutre puis je les ai enfilées dans des Camel

indiennes, faites avec du tabac virginien cloné.

C'était pas de la sinse, mais ça explosait sec.

Ensuite, j'ai passé la soirée à me confectionner quelques cocktails personnels, de l'époque cyber-pirate. Avec les bons logiciels, et l'indispensable expérience, on peut faire faire n'importe quoi à un vulgaire séquenceur du commerce. De la Méthédrine, par exemple. Voire des opiacés, je vous dis pas. Ça demande du doigté, un bon paquet de patience et les connaissances chimiques requises, mais avec des protéines, une poignée d' acides aminés, quelques enzymes, deux ou trois colonies de bactéries modifiées et une batterie de micro-machines, vous pouvez fabriquer à peu près n'importe quoi dans votre cuisine aujourd'hui.

Je me suis défoncé jusqu' au K.O. dans le noir total, en écoutant la mousson gronder autour de moi comme une artillerie céleste.

Je me suis réveillé à midi. Dehors, le ciel était couleur gris-vert lavasse, j'ai à peine relevé qu'il pleuvait plus.

Puis je me suis fumé une Camel spéciale sur laquelle j'avais saupoudré un peu de Meth. La journée démarrait sur les chapeaux de roues.

C'est à ce moment-là que la porte a explosé.

J'ai juste eu le temps de me dire que j'avais déjà vécu une situation analogue, dans une vie antérieure, avant qu'ils ne fassent irruption dans la pièce.

7 “ TechnoPol Zombies ”

Ils étaient six. Et j’en connaissais trois.

Putain, je me suis dit, c’est jour de chance.

Les mecs faisaient partie d’une unité que je connaissais bien, pour l’avoir fréquenté juste après la “ Cellule Cyclope ”: les “ TechnoPol Zombies ”.

Faire partie des Zombies, à l’inverse de la “ cellule-à-un-oeil ”, c’est considéré comme une promotion, à la TechnoPol. C’est le service Action Spéciale de cette émanation multiforme du Ministère de la Justice Eurofédéral. Le bras séculier de l’idéologie Onuzie, dirait Youri.

Les six mecs tenaient des petits HK à micro-munitions (deux cents cartouches par chargeur), portaient des combinaisons à protections pare-balles intégrées, noires, mais je savais qu’il s’agissait de costumes électroniques, des trucs qui sont pas exactement ce qu’ils donnent à voir, pour les yeux humains, comme pour les senseurs d’une neuromatrice.

Ça suffisait pas pour expliquer les soudaines faiblesses de Sub-Commandante Zero, mais c’était assez pour que je sache qu’ils étaient en train d’enregistrer tout ce qui passait.

Les trois que je connaissais avaient rabaissé les capuches de leurs systèmes NBC, et seuls leurs yeux disparaissaient derrière les optiques noires, mais les trois autres gardaient leur bazar fermé, leurs visages disparaissaient entièrement derrière un rideau couleur charbon, sans tain, vaguement mercurisé.

Fallait que je la joue hyper-serrée.

– Salut, j’ai fait au premier d’entre eux, un mec surnommé Clando qui avait suivi un parcours parallèle au mien à la TechnoPol, “ Cellule Cyclope ”, puis Zombies, j’vous ai pas entendus frapper avant d’entrer.

Clando, un grand mec roux à la stature de Viking, s’est approché de moi.

– C’est parce qu’on frappe après, qu’il a dit.

Et il m’a envoyé son poing en pleine gueule.

J’ai valsé en arrière et j’ai titubé, sonné, comme un clown sur un trottoir roulant.

Je l’ai aperçu qui venait sur moi, derrière un voile rougeoyant, fantôme à la chevelure orange et aux yeux d’insecte.

J’ai balancé mon pied en avant et je l’ai eu quelque part dans le bide. Les deux autres se jetaient déjà sur moi. Des types d’une Brigade d’Intervention Territoriale de la conurb nord que j’avais croisés lors de ma première affectation. Deux gros flics de base, cons et hyper-efficaces, dont les noms ne me revenaient pas.

Ils s'y sont mis tous les trois, les trois que je connaissais, sans vergogne. Ils m'ont salement dérouillé. Pendant ce temps, les trois autres, aux visages de carbone impénétrables, observaient la scène comme de grosses mantes religieuses attentives devant une fourmilière. Ils se sont arrêtés juste avant que je tombe pour de bon dans les pommes. Je reconnaissais le travail soigné des Brigades de la ceinture nord. L'interrogatoire pouvait commencer dans les règles.

C'est Clando qui menait la danse, l'avait pris du galon c't'enflure. Les deux autres cognaient à tour de rôle, et lui il posait les questions. Le trio masqué restait juste à la périphérie, sauf celui du centre, qui s'était légèrement avancé.

J'ai tous les détails en tête. Comment un des types masqués s'est mis à brancher tout un tas de bidules que je connaissais pas à Sub-Commandante Zero, à un moment donné. Et comment il a essayé de récupérer un max d'infos, alors que ma neuromatrice s'auto-effaçait le plus vite possible (ça prend quand même du temps, avec seize milliards de neuroprocesseurs). L'autre passait au scanner portable tous les coins et recoins de l'appart. Seul celui du centre est resté jusqu' au bout, un peu derrière Clando.

Pendant ce temps-là, le dialogue ça a donné à peu près ça:

– Alors, Dantzik, tu t'amuses à faire joujou avec l'Electronucléaire de France?

– J'vois pas de quoi tu parles, Clando, mais sûr que c'est pas le genre de joujou que t'affectionnes… C'est vrai que t'as toujours besoin d'une pompe Aphrodix au moment crucial?

– Tape, Grognard.

Voilà, Grognard je me suis dit, en me rappelant le nom du gros mec aux cheveux broussailleux qui m' envoyait la taloche.

Du plat de la main. Sur la tempe. Hyper-pro.

J'ai valsé de la chaise avec un voile de toutes les couleurs devant les yeux.

– Remets-le sur la chaise, Susak.

Susak, je me suis dit en identifiant l'autre, un épais alcoolique au visage boursouflé par la couperose qui m'a soulevé comme un oreiller et m'a tapoté gentiment le bide en me recalant contre le dossier.

– Ça va aller, Dantzik? qu'il m'a sorti, sur le mode humanitaire à la mode.

– Ça ira mieux quand je vous collerai contre un mur, les uns après les autres.

Ça les a juste fait rire sèchement.

– Bon, je reprends, Dantzik, et on rigole pas, j'ai un putain de gros mandat bleu et blanc sur moi, t'es sous juridiction spéciale de l'ONU, t'as enfreint des lois eurofédérales, alors tu vois, j'ai douze heures de garde à vue devant moi, sans avocat, sans rien, tu connais le topo…

– J'connais le topo, j'ai répondu, mais je vois pas de quoi vous parlez, la dernière fois que j'ai fait péter une bombe, vers 1945, y'a plus que les Japs qui s'en souviennent

– Vas-y, Susak.

– Excuse-moi, vieux.

La beigne m'est arrivée sur la tempe gauche, réplique de la précédente.

– Remets-le sur la chaise, Grognard.

J'avais la gueule d'un réacteur qui souhait comme une trombe au centre de ma tête. Ça vrombissait et je voyais trouble.

Je me suis à peine rendu compte qu'on me réinstallait.

– Bien, a repris Clando, je vais encore te laisser une chance. La carotte: si tu nous allonges qui a commandité l'opération, je te promets qu'on dira que t'as été coopératif.

– Okay, j'ai craché avec un filet de sang, et le bâton?

– Le bâton, c'est que si tu lâches pas le morceau, on va passer aux choses sérieuses. Un shoot de ParanoMétanol, sûr que ça va te faire remonter des souvenirs.

Le fumier, je connais ce genre de saloperie, ça vous fait entrer dans des états psychotiques cauchemardesques. Et puis j'en avais marre du couple Grognard-Susak-beigne gauche-beigne droite, j'étais pas prêt à supporter ça toute une journée.

– Qu'est-ce que tu veux savoir? j'ai lâché, dans un soupir.

Ma vue avait du mal à se stabiliser, j'avais un mal de crâne terrible. Je crevais de soif.

– J'viens d'te le dire, Dantzik, qui a commandité l'opération contre l'Electronucléaire de France, en septembre?

Je comprenais qu'il faisait allusion au court-circuit provoqué par Dakota, et je me disais, merde ça y'est la TechnoPol est remontée jusqu'à moi, mais comment, bordel, comment? Et Dakota? Ils la pistaient aussi, avec l'aide des équipes de l'ONU, cet " Uchro " dont elle m'avait parlé?

– Je voudrais sincèrement éclairer ta lanterne, Clando, mais je peux pas dire qui a commandité une opération que j'ai pas faite. Pourquoi j'aurais fait péter le réseau de la conurb?

Clando a arqué un mauvais sourire. Ses yeux de mouche me semblaient monstrueux. J'avais chaud. Comme de la fièvre. J'avais envie de gerber. J'ai compris que la neurotoxine virale faisait son effet. Il me fallait urgemment ma dose de dope pour combattre l'accrochage au *Tchernovik*.

J'étais pas dans la situation rêvée pour demander l'autorisation d'en rouler un.

– Dantzik, t'es qu'un con, qu'il m'a craché, en se rapprochant de moi, son visage tout près du mien, ses optiques emplissaient l'univers

comme deux lunes noires de mauvais augure. T'es qu'un con, alors je vais redemander à Grognard de t'en allonger un, puis de préparer le shoot, et après quoi, on reprendra pépères le cours de not'discussion, qu'est-ce que t'en dis comme ça?

J'ai réfléchi, à fond les manettes. J'avais un choix limité. Ma tête s'enfonçait déjà dans les épaules, en prévision du coup à venir.

J'ai poussé un soupir de résignation authentique, spécialité maison.

– J'en dis que tu obtientas rien de plus parce que y'a pas de commanditaire, Clando.

Ses optiques semblèrent traduire un léger intérêt.

– Ah ouais! T'as juste fait ça pourle fun, Dantzik?

– Non, j'ai répondu, j'ai fait ça par accident.

Ça l'a interloqué, cette réponse. Mais pas plus de deux ou trois seconde.

– Tu me prends pour un con, Dantzik?

– Non, je testais un logiciel d'intrusion un peu spécial pour mes opérations bidon, et j'ai pas vu que j'étais en train de contaminer le réseau et…

C'est à ce moment-là que le type à la capuche noire s'est avancé d'un ou deux pas dans notre direction, il a écarté Clando du bras et il s'est planté devant moi.

J'entendais son souffle métallique par le micro buccal de sa combinaison.

– Ça va comme ça, HG.

Il a dézippé d'un coup sec le masque facial de sa capuche et j'ai dévisagé une tête que j'avais pas vue depuis plus de douze ans.

– Djamel? j'ai fait, abasourdi.

Le visage de mon ancien complice s'encadrait dans le capuchon noir, en lame de couteau, ses yeux bleus de Kabyle me fixaient comme deux armes séduisantes.

L'avait fait du chemin, le Djamel, depuis qu'il était tombé. Il m'a vite expliqué qu'il était lieutenant de Brigade chez les Zombies, Officier de liaison International, l'élite, et que j'avais intérêt à arrêter de débiter mes conneries. Ils avaient pas de temps à perdre.

C'est à ce moment que les deux autres zigues se sont ramenés, mais sans dézipper leur masque.

– Ecoute, il m'a froidement expliqué, on sait tout, et tout est consigné dans le mandat légal dont Clando t'a parlé, t'as droit à une synthèse de ton dossier, comme tes droits l'exigent, alors si tu veux, on te laisse lire… Par quoi tu veux qu'on commence, par la carte Zinovsky? Là, je me la suis bouclée. Mon cas s'aggravait de minute en minute.

– Ecoute (je me souvenais brusquement de ce tic verbal, des

souvenirs venaient se mêler au réel, comme dans un drôle de rêve éveillé)… On va pas t'asticoter plus longtemps sur le coup de l'EDF, ce qu'on cherche est plus important.

Je voyais le truc venir, comme un bulldozer.

– Qu'est-ce qu'il y a de plus important que le disjonctage du réseau de l'EDF? j'ai craché, entre mes dents cassées, et mes gencives pleines de sang.

Djamel me regardait de ses yeux bleus à l'insondable densité.

– Il y a Dakota Novotny-Burroughs, HG, voilà ce qu'il y a de plus important.

J'essayais de soutenir son regard en me demandant très fort qui était cette parfaite étrangère. On est pas télépathe dans la TechnoPol, mais on suit des cours de décodages comportementaux, et ça suffit pour détecter si quelqu'un ment.

– Vois pas… j'ai commencé.

– Ta gueule… (je me la suis bouclée). Ecoute, je vais rapidement te présenter les deux messieurs qui m'accompagnent… A la différence des simples flics comme nous autres, ils agissent directement sous l'autorité d'un département de l'ONU (oh! putain de Dieu, je me suis dit, tout en soutenant froidement le regard de Djamel)… Donc, ils sont protégés par le secret absolu et ils sont pas obligés de te dévoiler leur identité, ni te dire pourquoi ils enquêtent, ni quelles charges pèsent contre toi, ni rien du tout. Toi, par contre, tu vas être obligé de tout déballer. Tu risques la perpèt' sinon.

J'ai hoché la tête, en crachant un morceau de dent.

– Vous auriez dû commencer par là, ça vous aurait évité un constat médical.

– On était obligés d'agir en priorité sous notre juridiction, et tu connais les méthodes de Clando. En cas d'échec, et, de toute façon, en deuxième vague, ces messieurs ont pour mission de t'interroger au sujet de cette terroriste.

– C'est pas une terror…

Je me suis coupé, c'est sûr, mais bien trop tard. Pas besoin de ParanoMétanol. Une micro-seconde d'inattention, le don inné de Djamel pour vous emballer le morceau, et vous faire avouer l'inavouable, comme entre potes, plus les coups, le *Tchernovik*, et le stress, ça a suffit…

J'ai plongé. Bien sûr, j' ai dû avouer que je connaissais Dakota, mais quand les deux types anonymes et sans visage m'ont questionné, avec un drôle d'accent, j'ai passé sous silence le plus important, le fait que je connaissais toute l'étendue de ses facultés, et surtout qu'elle attendait une môme de moi.

J'ai essayé de résister le plus finement possible à leur assauts répétés mais ils abbattent carte sur carte. Le summum a été atteint

quand Djamel m'a expliqué comment ils étaient remontés jusqu'à moi.

Lorsque j'avais opéré pour la Triade de Tchou, avec la fausse carte Zinovsky, je ne savais évidemment pas que le même Zinovsky était surveillé de très près par la TechnoPol, à cause d'un trafic de biotechnologies auquel il se livrait. Les réseaux de la police avaient intercepté mes mouvements bancaires, et ils y avaient décrypté ma " signature " particulière.

C'est là que ça devenait gratiné. Quand elle avait mis le feu dans le réseau de la conurb, Dakota s'était servie de la carte Zinovsky.

Et ma " signature " fut détectée sur un terminal bancaire du coin.

– *Mais comment ça?* j'avais hurlé, la carte Zinovsky j'lai détruite après usage, merde j'en suis sûr, avouant en une seule phrase de quoi m'envoyer à l'ombre pour une demi-vie de carbone 14.

Ouais, sauf que ce dont j'aurais dû me douter me fut clairement expliqué par un des types sans visage: Dakota s'était démerdée pour copier tout le contenu de la carte au moment où elle résidait dans la mémoire centrale de ma neuromatrice. C'est un truc qu'elle maîtrise, saviez ça, non? m'avait-il négligemment demandé, avec son accent germanique, ou nordique, métallisé par le micro buccal. Et voilà, grâce au code d'accès de la carte Zinovsky qu'elle avait copiée dans sa mémoire vive personnelle, biologique, Dakota avait eu un point d'entrée tranquille sur le réseau.

Trois jours de panne généralisée, quinze jours de bordel, un mois pour tout remettre en état, six semaines en comptant les fignolages, m'avait dit Djamel, la perte du PIB régional suffirait à financer un programme spatial. J'avais gravement merdé, me faisait-il. *Ecoute, t'as vraiment merdé*.

J'ai pas craché le morceau concernant sa nouvelle identité, mais je me suis maudit de ne pas avoir pensé à me l'effacer de la mémoire, comme je l'avais fait dans celle de la neuromatrice. Une connerie de débutant. Si ces enculés m'avaient injecté le shoot d'hallucinogène désinhibiteur, elle aurait été grillée.

On a pris bonne note de mon esprit coopératif, lors de l'investigation judiciaire. J'en ai pris pour douze ans, dont dix fermes. Récidive. Faux et usage de faux systèmes de crédit et d'identité. Complicité d'actes criminels accomplis dans le cadre d'une entreprise terroriste. Avec les remises de peine, mais j'en aurais pas des masses vu mon statut de récidiviste, il me reste encore sept ou huit ans à tirer. Je suis arrivé à décrocher du *Tchernovik*, mais, vu le régime médical et alimentaire local, j'ai passé trois semaines d'enfer, à nager dans mon vomi. Quant à l'enculé qui m'avait fait ça, si c'est bien celui auquel je pense, alors je peux vous dire qu'il a commis cinq nouveaux meurtres d'adolescentes depuis que je suis au ballon.

J'ai pas de nouvelles de Dakota, et j'attends pas de miracles dans

l'immédiat, de ce point de vue-là.

On se fait vite chier à Viroflay. Je connaissais déjà les matons, qui m'ont reconnu eux aussi. Avec les détenus à l'ombre depuis ma première époque, c'est pratiquement un club de retraités, maintenant.

Je me suis dit que, quitte perdre mon temps entre quatre murs, autant faire de la littérature, pourquoi pas?

C'est un type du bloc d'à côté qui m'a raconté qu'un visiteur de la prison lui avait parlé d'un grand quotidien francophone, qui cherchait des histoires noires à l'occasion d'un numéro spécial sur la criminalité contemporaine. Comme j'avais dit à Spot, le détenu en question, sûr que c'est à la porte qu'y-z-ont frappé.

Des histoires noires? Des histoires d'ascension, de chute, de manipulations, de crimes, de rédemption, de combats désespérés contre des pouvoirs plus forts et plus secrets? Des histoires de technologies devenues le théâtre de la transparence du mal? Des histoires de conurbations de trente-cinq millions d'habitants, où parfois les anges tombent du ciel, pour venir se brûler les ailes sur les enseignes électriques du Grand Néon Universel, et vous brûler avec? Et, au passage, apporter chaos et destruction, tout autant que la vie?

Attendez voir, j'ai peut-être une idée, j'avais dit au visiteur de la Prison…

notes

[1] Lagrange, astronome et mathématicien français du XVIIIe siècle. On lui doit notamment la découverte des points qui portent son nom dans l'espace, là où les forces gravitationnelles de la Terre et de la Lune s'annulent. De nombreux projets de la NASA prévoient l'installation de super-stations aux points de Lagrange, pour le deuxième quart du XXIe siècle.